

TREFFENDEL

au
passé - simple



347 Treffendel (I.-et-V.)

La Rue de l'Église

Les années 1920 - 1950

SOMMAIRE

AVANT-PROPOS

Histoire de la commune	1
Le maréchal-ferrant	3
Le menuisier	4
L'écolière	5
La bergère	7
Le petit train	9
Le bourrelier	10
Le boucher	11
Treffendel	13
Plan du bourg autrefois	14
Les écoles	17
L'agriculture	20
Histoire de l'église et de la paroisse	23
Seigneuries et chapelles	25
"J'ai ouï dire..."	27

Faire revivre en quelques pages l'histoire d'un village et la vie d'une époque, en l'occurrence l'entre-deux guerres, relève d'une téméraire gageure. En réalité, ce document n'a pas la prétention d'en présenter une étude exhaustive.

À travers les témoignages et les entretiens qu'ont bien voulu nous accorder quelques anciens Treffendellois, nous avons tenté de décrire un vécu relativement proche... et pourtant d'une saisissante "distance" avec celui d'aujourd'hui.

Treffendel ne figure pas sur les guides touristiques, encore moins dans nos livres d'histoire. Cependant pour qui sait être curieux, prendre le temps d'observer et d'écouter, émerge peu à peu la vie de nos ancêtres. Au regard de vieilles demeures de caractère, d'écrits d'archives, de tradition orale, resurgit un long passé. Passé simple et laborieux, pour les familles soumises aux aléas et aux soubressauts de l'histoire.

Les élèves des cours moyens, auditeurs privilégiés de leurs grands parents découvriront, en mai prochain, dans le Haut Pays Niçois, qu'une autre vie pastorale de montagne a elle aussi pratiquement disparu.

Les enfants ne sont pas disposés à s'attarder sur le passé, leur regard est plutôt attiré par le troisième millénaire. Souhaitons qu'à l'exemple des générations antérieures, ils soient inventifs et audacieux pour affronter les défis de leur temps.

René Jet.

Mise en pages : Blandine Jet,
ÉCRIVAIN PUBLIC, Rennes.
Reprographie : IDENTIC, Rennes.
Copyright © René Jet 1996
Tous droits réservés

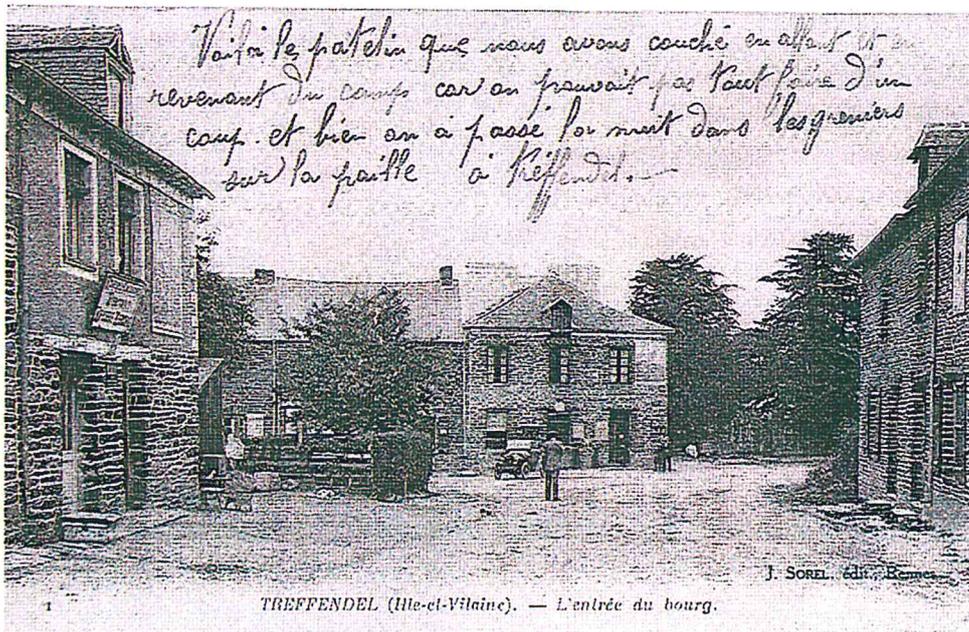
Merci à tous nos collaborateurs : interviewés, prêteurs de documents, de photos, etc...

TREFFENDEL AU FIL DE L'HISTOIRE

Notre commune fut d'abord appelée Trev-Umbel, puis Trev-Undel, enfin Trev-Feundel, avant d'être dénommée TREFFENDEL, ce qui veut dire village (trève en breton) de la fontaine.

Voici, hormis l'histoire de l'Eglise et des chapelles traitée dans un autre chapitre, quelques faits marquants de son histoire, tels qu'on peut les lire aux archives départementales, communales et dans quelques livres retraçant l'historique de la région.

En 1571 fut planté le chêne de la Victoire au lieu-dit du même nom, à 1500 m du bourg, sur le bord nord de la grande route, près de l'embranchement du chemin vicinal qui relie cette route au bourg. Cette plantation aurait été effectuée, selon une première version, par des seigneurs de Plélan et de Treffendel qui, de retour au pays natal, voulurent perpétuer le souvenir de la bataille de Lépante, ville maritime de la Grèce occidentale, à laquelle ils avaient participé contre les Turcs qui essayèrent, à l'époque, d'envahir les pays occidentaux et furent mis en déroute par une coalition de ces pays. Une autre version indique que la France n'avait pas participé à cette grande bataille navale, mais que la victoire fut célébrée dans notre pays, surtout dans l'évêché de Saint-Malo, dont dépendait Treffendel ; les marins malouins ayant pris part en très grand nombre aux combats précédents de Navarin. Qui a raison ? Peu importe, puisque cet arbre remarquable fut classé "Monument Historique". À la demande de la propriétaire, Madame BILY, la ligne électrique fut déviée à cet endroit pour ne pas porter préjudice à la majesté de l'arbre dont la taille du tronc et l'étendue de la ramure étaient impressionnants. Son tronc devenu creux, il ne vivait plus que



par son écorce et devenait donc dangereux. On se résolut à l'abattre le 16 septembre 1964. Il allait avoir 400 ans.

En 1790, la paroisse de Treffendel fut proclamée commune. À cette même époque, le

presbytère et ses dépendances (grange, écurie, porcheries, terrain,...) furent confisqués et vendus comme bien nationaux au prix de 1557 F.

Mais l'acquéreur, Mr CRAMBERT, eut soin de laisser l'ensemble à la disposition de l'Eglise. En 1806, il s'empressa de le rendre contre un remboursement de 1440 F.

La vie de la commune, au 19^{ème} siècle, semble s'être déroulée sans événements marquants. Comme partout, il y eut la mise en forme du plan cadastral, la conscription, notamment pour la guerre de 1870, l'évolution démographique, la nomination des instituteurs publics. On note ainsi qu'un instituteur nommé à Treffendel en 1862 recevait un traitement annuel de 600 F aux frais de la commune.

Retenons également :

1847 - Le premier tracé de la voie Dinan-Nantes, via Maxent-treffendel-Iffendic, devait passer par le Gué Charret. Il dut être dévié, car le clapotis de l'eau et le bruit des moulins construits le long de l'étang épouvanteraient les chevaux empruntant cet itinéraire ! Le tracé actuel par Monterfil fut donc retenu...

1870 - Première enquête au sujet de la route Treffendel-Saint-Péran... qui ne fut construite que beaucoup plus tard, après de nombreuses modifications de tracé. Il faut dire que les communes traversées devaient participer au financement de ces routes. Déjà endettées, il leur fallait vendre des terres, des arbres et fournir des prestations gratuites : journées de travaux avec hommes et chevaux.

1898 - Mise en service du Tramway.

Au tout début du XX^{ème} siècle, les foires avaient lieu le long de la voie impériale Rennes-Lorient, du côté de Breil-Houssoux, ce qui ne manquait pas d'agacer les commerçants du bourg. Ceux-ci obtinrent satisfaction, puisque les foires s'implantèrent dans les rues de Treffendel quelques années plus tard.

1922 - Une entreprise de Bordeaux proposa à la municipalité d'éclairer le bourg, d'octobre à mars, par quatre réverbères à gaz. L'offre fut acceptée et un employé municipal fut préposé à l'allumage et à l'extinction des feux.

1929 - L'électrification du bourg rendit caduque l'installation des becs à gaz, et apporta un grand confort à toute l'agglomération.

Vers 1930 - Premières voitures automobiles appartenant à MM FOUESNEL, POMMIER, GESVRET. Monsieur BERHAULT, maréchal-expert (vétérinaire) continua d'utiliser sa moto avant de s'offrir sa première voiture.

Autrefois, existait une route longeant, sur la rive gauche du Serein, l'étang de l'Etunel. On y a retrouvé en 1942 une tasse marquée du III^{ème} Reich.

Août 1944 - Sous les coups de boutoir de l'Armée Américaine, les forces allemandes installées au camp du "Chêne Froid", près du Gué Charret durent s'enfuir en débandade. Elles traversèrent Treffendel, puis se positionnèrent sur la route nationale 24. Un agent de liaison américain fut pris sous leur mitraille : sa jeep déportée sur la ligne TIV termina sa course dans la cour de la ferme d'André PELERIN. Les allemands essayèrent de dissimuler le corps et le véhicule entre la Roussinai et les Perrières. La crainte d'une riposte les incita à poursuivre leur route vers Saint-Nazaire. Le corps fut ramené le lendemain à la Mairie, puis inhumé religieusement en présence d'anciens combattants dans le cimetière de Treffendel... avant de rejoindre un cimetière américain.

1944 - Création de l'Amicale Sportive de Treffendel,

devenue en 1972 Amicale Sportive et Culturelle (billard, baby-foot, belote, volley, tennis de table, football sur le terrain du Gué Charret).

1945 - La route du Bouloire à la Brunetais est construite par les prisonniers allemands.

En 1947 - Premier tracteur (un PULLMAN) chez M. LEPAGE du Breil-Houssoux, qui possédait déjà une lieuse (1927) et une batteuse Guillotin.

Liste des notaires ayant exercé à TREFFENDEL, la date indiquée est celle de leur installation.

Me CRAMBERT en ?...	Me FOLLIARD en 1902
Me CHAMBRE J.B. en 1832	Me SICARD en 1919
Me CHAMBRE en 1869	Me SIMONNEAUX en 1937
Me PONS en 1870	Me JAN en 1965
Me RICHARD en 1873	

TREFFENDEL

Superficie : 1351 ha

Altitude : 130 m

Sites remarquables : l'Etunel, le Gué-Charret, la Vallée de la Chèze, la Vallée du Serein.

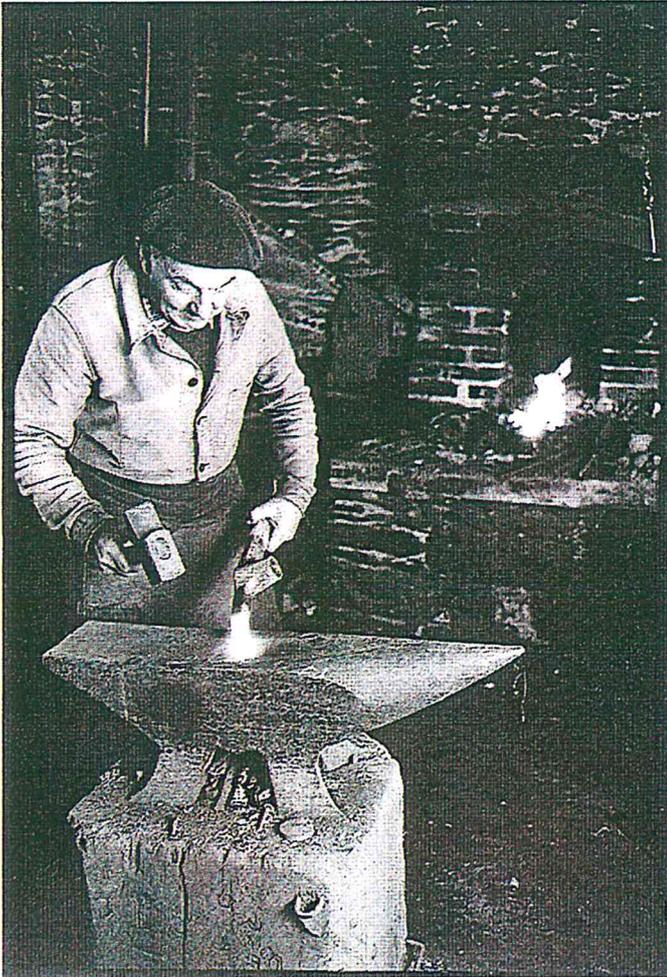
Population : 623 h en 1990, environ 700 en 1996.

☞ Au XIX^{ème} siècle, le nombre d'habitants avoisinait les mille, puis a chuté progressivement jusqu'en 1981, date à laquelle on ne comptait que 550 âmes. Il ne cesse de remonter actuellement.

LE MARÉCHAL FERRANT

Monsieur Clément REGNAULT est né en 1921. À 12 ans, il quitte l'école et devient apprenti chez son père.

À l'époque, il n'existait pas d'école spécialisée et l'apprentissage dure 3 ans... et on n'est pas payé. Clément ferre son premier cheval à 13 ans. Il devient patron en 1947, prend sa retraite en 1986. Le STO lui fera passer 3 ans en Allemagne, dans une usine d'armement.



À la forge, on travaille dur : six jours sur sept, de 5 heures le matin (quand sonne l'angélus) à 19 heures le soir. On fait une pause d'une heure le midi. Il n'est jamais question de

vacances. Quelquefois, Clément va donner un coup de main au forgeron de Saint-Malon, ou à celui de Saint-Grégoire. Dans le premier cas, le trajet à vélo dure 1 heure, dans le second 2 heures, et il faut être arrivé pour l'angélus !

Le marteau, l'enclume et le soufflet

sont les trois outils de base du forgeron, mais il en existe bien d'autres. Les travaux varient selon les saisons, mis à part le ferrage des chevaux qui s'effectue tout au long de l'année et presque toujours le matin. On ferre 3 ou 4 chevaux dans la matinée, soit 800 chevaux environ par an. Avant la guerre, on ferrait encore des boeufs de labour. L'après-midi est consacré aux travaux des métaux : battre les

socs de charrue en automne, la saison des labours. En hiver, de décembre à février, on entretient le matériel agricole et on fabrique des outils (haches,

faucillons, bèches, pattes fiches, faucilles à bois, tracks,...) pour les menuisiers. Le forgeron remplace souvent le vétérinaire, c'est lui qui saigne un cheval lorsque celui-ci fait un "coup de sang", accident fréquent durant les grands travaux, dû à une alimentation excessive en avoine. On lui serre le garrot à l'aide d'une corde, et on fait couler sept litres de sang... puis on referme avec une épingle et du crin de la bête.

Couper la queue des chevaux fait également partie du travail du maréchal ferrant. Tandis que le paysan tient fermement une planche placée sous la queue du cheval, le forgeron s'aide de cet appui pour trancher net 20 cm de crin. On brûle un centimètre de chair pour cautériser la plaie, en prenant soin de ne pas toucher à l'os de la queue, ce qui mettrait en danger la vie du cheval. Cette pratique est aujourd'hui interdite, il faut dire que l'animal n'était pas à la fête !... Métier dangereux ?... Non, mais gare aux brûlures, et surtout aux ruades !

Le métier de forgeron a disparu parce que les tracteurs ont remplacé les chevaux, les jeunes agriculteurs ont appris à réparer eux-mêmes leurs outils.

Cependant, monsieur RÉGNAULT, qui a choisi ce métier et ne le regrette pas, ferre encore de temps à autre un cheval de promenade, un poney ou un âne.

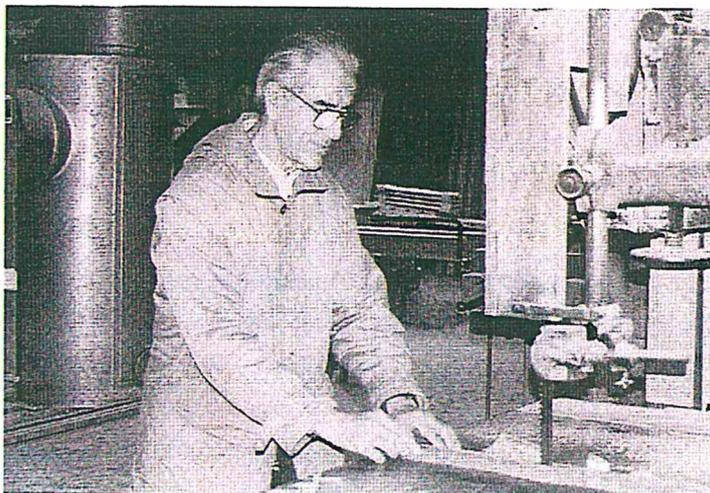
LE MENUISIER

Monsieur Bernard HERVAULT est né en 1921. L'entrée dans notre classe lui rappelle de bons souvenirs : enfant, il venait jouer ici avec le fils LE ROUZIC dont les parents instituteurs habitaient l'école.

Il obtient son certificat d'études primaires à 12 ans, puis prend des cours de dessin avec l'abbé JACOB, à l'école des garçons. Il devient apprenti chez son père à 13 ans et demi, ou travaillent déjà deux de ses frères.

À 20 ans, il dirige l'entreprise. Il aurait aimé être horloger, mais n'a pas trouvé de patron pour se former.

Les journées de travail sont longues, de 7h00 à 20h00, voire minuit quand c'est nécessaire. Il n'est bien sûr pas question de vacances, les distractions ne manquent pas cependant. Monsieur Hervault est un militant de la JAC (Jeunesse Agricole Chrétienne) ce qui lui permet de s'évader de temps à autre pour participer aux réunions de ce mouvement. À cette époque, le travail du menuisier s'effectue souvent chez le client, fenêtres et portes se font sur mesure. Les meubles sont fabriqués à l'atelier. Beaucoup de clients fournissent le bois, des arbres des talus: merisier, pour les meubles, châtaigniers pour les portes et fenêtres, rarement le chêne, utilisé par le charron (charrettes, tombereaux...).



Les outils du menuisier sont très nombreux (marteaux, scies, rabots, varlopes, trusquins, etc ...) mais peu encombrants, mis à part l'établi. La plupart des mariages ayant lieu en septembre, à la Saint-Michel, le menuisier fabrique le mobilier des futurs époux en été (de juin à août) : lits, armoires, tables, chevets. Il fallait douze à quinze jours environ pour la table. Chaque année, on fabrique une vingtaine de meubles différents. Novembre et décembre sont consacrés à la tonnellerie, puisque c'est la saison du cidre. On réalise parfois des fûts de deux, trois, quatre ou cinq barriques (1 barrique = 228 l) on cerce les tonneaux à l'aide d'anneaux en bois, qu'on ligote par des lianes en osier. Ce travail de tonnelier est pénible...

Le menuisier doit abattre les arbres, les transporter à la scierie où ils seront débités, puis les tringler pour les faire sécher. À l'air libre, une planche sèche de 1 cm d'épaisseur par an. Aujourd'hui le séchage s'effectue en deux mois, dans des étuves.

Treffendel a connu quatre menuisiers avant la guerre.

L'emploi de nouveaux matériaux (agglomérés, formica, aluminium, bois exotiques ...) la standardisation des mesures et l'apparition de machines modernes ont considérablement fait évoluer la profession.

Après 50 années de labeur, Monsieur Hervault prend sa retraite. Il pense qu'aujourd'hui le travail est moins difficile et plus varié... mais il ne regrette rien, même si les horloges à l'ancienne le font toujours rêver.

L'ÉCOLIÈRE



Marie-Thérèse DUBOIS est née en 1924 au Chesnot. De famille nombreuse, et sa maman ayant quelques ennuis de santé, elle est mise en pension dès l'âge de 5 ans chez les religieuses. Celles-ci dirigent l'école libre des filles, derrière l'église. Elle y restera jusqu'à ses 10 ans.

À cette époque, on compte une bonne vingtaine de filles pensionnaires. Cette solution convient aux familles nombreuses ou trop éloignées du bourg.

Notre écolière porte un sarrau noir, des bas de laine foncés qu'un élastique empêche de tomber, et des "choques". Ces chaussures ressemblent à des brodequins à semelles de bois ferrées par des mailles, petits clous à tête plate qui s'arrachent facilement au contact du sol. Cela nécessite un remaillage fréquent et cause quelques soucis aux cyclistes (crevaisons).

Les élèves n'ont pas de cartable : un sac en tissu pour les filles, une musette en bandoulière pour les garçons sont bien suffisants puisqu'on n'a pas de devoirs le soir, mais seulement des leçons à apprendre.

Marie-Thérèse aime bien l'école, même si le règlement est très strict et la baguette souvent de service ! "J'étais plutôt indisciplinée, avoue-t-elle, et il m'est arrivé plus d'une fois d'être mise en pénitence, à genoux, sur un petit banc. Je me consolais en observant les fleurs du jardin qui me ravissaient." Il y a une

quarantaine d'élèves dans chacune des deux classes, et les effectifs sont semblables à l'école des garçons. On travaille sur de longues tables de bois de 8 à 10 places, assises sur des bancs sans dossiers. On écrit au crayon à papier et au porte-plume qu'on trempe dans l'encrier. Gare aux taches et aux ratures ! L'ardoise, sertie de bois, fait office de cahier de brouillon. Elle est pratiquement inusable...

Outre lire, écrire et compter, apprendre l'histoire de France et la géographie, on étudie l'histoire sainte. "J'aimais beaucoup ça, nous confie-t-elle." Pour se

préparer à la vie active, les filles étudient l'économie familiale et les garçons l'enseignement agricole. Une maîtresse est spécialement chargée d'enseigner aux futures ménagères le tricot, la couture et un peu de canevass. Le dessin tient aussi une place importante, mais le sport n'est pas encore au programme. En fin d'année, l'école organise une exposition de travaux manuels, "C'était beau !"

On va à l'école cinq jours sur sept. Jeudi est jour de congé. Les cours ont lieu de 8 heures à 11 heures et de 13 heures à 16 heures.

UNE JOURNÉE AU PENSIONNAT

5H30 Lever et toilette rapide... quand l'eau de la cuvette n'est pas gelée.

6H00 Messe à l'église (jamais chauffée)

6H30 Petit déjeuner

9H00 Classe

12H00 Repas à la cantine

13H00 Classe

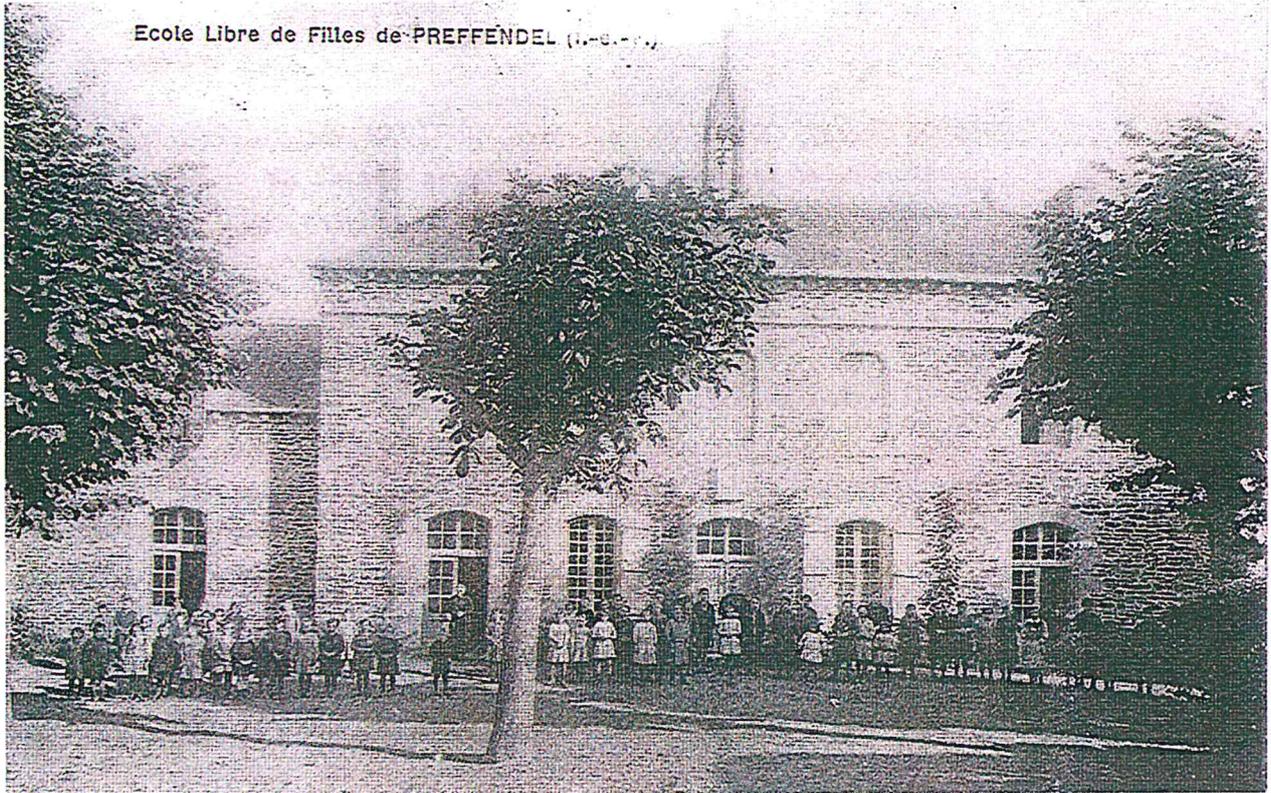
16H00 Goûter - Étude - Jeux - Prière

18H00 Repas et coucher plus ou moins tôt selon les saisons.

Les nuits sont généralement calmes dans le dortoir des filles, mais quand la surveillance se relâche, on en profite pour chahuter un bon coup. Une bonne bataille d'oreillers à plumes, ça défoule ! Et tant pis pour la punition qui suivra... Les soeurs sont sévères ! Les pensionnaires ne rentrent à la maison ni le jeudi, ni le dimanche, ni à Noël, seulement aux vacances de Pâques et aux grandes vacances.

Spartiate, la pension !

Ecole Libre de Filles de PREFFENDEL (1880-1910)



Les vacances de Noël durent une semaine, celles de Pâques quinze jours, et les grandes vacances s'étalent du 14 juillet au 1er octobre. La fin de la scolarité a lieu à 12 ans. Elle est sanctionnée par 3 diplômes : le certificat d'Études Primaires, un certificat religieux et un certificat agricole.

À la récréation, on joue à la balle, aux billes, à la marelle, à colin-tampon (une variante de colin-maillard).

On participe régulièrement aux tâches domestiques, surtout quand on est pensionnaire : rangement du bois de chauffage, travaux dans le jardin et à la basse-cour, cueillette (tilleul, noix...). On s'active beaucoup également au moment des grandes fêtes religieuses pour la décoration de l'église et du bourg : à la St-Joseph, Fête-Dieu, Confirmation, Communion Solennelle, etc...

Durant l'inter-classe, le midi, les pensionnaires et quelques enfants déjeunent à la cantine. D'autres rentrent à la maison ; certains prennent leur repas chez des particuliers, dans le bourg. Le menu n'est pas très varié : soupe, pain, beurre, charcuterie, fruits, légumes : provisions fournies par les parents. Il ne faut pas deux heures pour se restaurer, aussi les externes en profitent pour flâner et jouer dans le bourg.

Ces moments de liberté, sans doute très appréciés, ne sont pas sans conséquences, tragiques parfois... Marie-Thérèse se souvient d'un garçon tombé d'un merisier à la Janotterie, chute mortelle... Un autre glissant sur une mare gelée, au Breil, fait un plongeon dans l'eau glacée et s'en tire avec une pneumonie. Ce ne sont, heureusement, que des exceptions...

On pourrait aussi évoquer des événements guillerets, dignes de la "Guerre des Boutons"...



LA BERGÈRE

Agnès FRESNEL est née en 1924 aux Vignes, à TREFFENDEL, dans une famille de 6 enfants, dont elle était la 3ème. Dès l'âge de 4 ans, elle assure de menus travaux à la ferme : soigner les lapins, ramasser les oeufs casser du bois...

Au fur et à mesure qu'elle grandit, elle participe à des tâches plus importantes :

- arracher, à l'aide d'un crochet, la paille ou le foin entassés dans le "mulon" (la meule).

- aligner, en hiver, le bois émondé pour faciliter la fabrication des fagots.

- Faner le foin disposé en andains dans les prairies.

- ramasser la javelle après la faucheuse, au moment de la moisson.

- seconder sa mère pour garder les petits...

Comme la plupart des enfants de la campagne, Agnès garde les vaches : elle est la patourde, c'est-à-dire la bergère. Le troupeau compte 14 bêtes environ, avec les génisses. Difficile ? Cela dépend des saisons et du lieu où l'on conduit les animaux. Parfois, il

faut partir pour la journée de 7H00 à 18H00... Comme le temps est long !... d'autant plus que le casse-croûte de midi est pris en milieu de matinée. Il faut attendre, attendre... Heureusement, il y a Voltaire, un chien bien dressé, qui s'avère être un excellent compagnon. "C'est toujours à lui que mon père donnait à manger en premier, déclare Agnès. Cela montre bien la place importante qu'il tenait !". La bergère et son chien connaissent chaque animal du troupeau : son nom, ses

caprices. Ainsi ils peuvent assurer une garde efficace : gare à celle qui voudrait faire la folle ! Mais les vaches sont des animaux plutôt paisibles. Toutefois, les jours d'orage, agacées par les mouches, elles courent dans tous les sens et il est bien difficile de les rassembler. "Elles mouchaient !!".

La vie du pâtre (patou ou patourde, en



gallo) présente aussi des bons côtés : "Nous nous retrouvions à plusieurs copains ou copines et nous jouions ensemble. On fabriquait des balançoires de fortune accrochées aux branches des arbres ou bien nous prenions une barrière que nous mettions à cheval sur un talus. Roulez manèges ! Il nous arrivait aussi de dénicher des oiseaux (merles, pinsons), de capturer des grenouilles, des sauterelles... Des

garçons ingénieux fabriquaient des petits moulins que faisait tourner le courant du ruisseau. On mangeait des "badines", des baies sauvages... On ne s'ennuyait pas, vous savez ! Parfois on en oubliait nos vaches... parties se régaler dans des champs plantureux." Voltaire et ses compagnons savaient les ramener

dans le droit chemin. Gare cependant s'il en manquait une au retour ! D'une façon ou d'une autre, l'animal rentrait toujours au bercail.

Le patou savait écouter : quand sifflait la motrice, il était midi moins vingt, l'Angélus

rythmait la journée. "Mon père m'avait appris à lire l'heure à l'aide d'un bâton dont l'ombre était infallible... les jours de soleil."

Au fil des saisons...

Les travaux à la ferme ne sont pas de tout repos, certains prennent même l'allure de corvées, comme la traite des vaches, le foin qu'il faut tasser dans un grenier peu aéré. On le fait cependant sans rechigner, parce que c'est comme ça et

qu'on veut faire plaisir aux parents. Malgré tout, Agnès apprécie cette vie champêtre : les animaux, la nature, l'évolution des saisons sont sujets d'émerveillements. On ignore tout de la radio et les livres sont pratiquement inexistants. *"Maman nous achetait Bernadette le dimanche, l'ancêtre de Coeurs Vaillants."* Noël est un événement très important, attendu. Autour du feu de la cheminée, on fait la veillée avec les voisins, grillant des châtaignes, et devisant. Quand vient l'heure, on se rend à pied à la messe de minuit, les hommes ouvrent la voie avec les lampes-tempête. Mieux vaut être bien éclairé, car il n'y a pas de route d'accès à la ferme : on suit les charrois et les sentiers, on franchit les talus. La cérémonie au beau milieu de la nuit conserve son caractère solennel et magique. *"J'entends encore le Minuit Chrétiens magistralement interprété par l'Abbé Jacob, dont la voix portait bien au-delà de l'église."*

Au retour, le cadeau nous attend près de la cheminée. C'est une magnifique orange qu'on prend le temps de déguster avec volupté et... parcimonie! Un zeste par jour, nous en avons pour une semaine. La peau est soigneusement enveloppée dans le mouchoir qu'elle parfume. Les produits de la ferme constituent l'essentiel de l'alimentation : potage midi et soir, du lard avec des légumes (pommes de terre, carottes, choux...), de la bouillie (farine de froment et lait), des galettes avec des oeufs. Le dimanche : pot-au-feu avec beaucoup de légumes, des crèmes au lait et aux oeufs. *"C'était bon !..."*

Quant au pain, il n'est pas fait à la ferme : on emmène le blé chez Mr David, minotier à l'Etunel en Monterfil. La farine est mise en sacs et ramenée chez le boulanger de Treffendel. En échange, celui-ci distribue des bons de pain de six ou douze livres. Consommer de semblables miches sans en perdre une bouchée demande plusieurs jours. Inutile de dire combien est apprécié le pain frais.

Les jeunes volailles sont réservées aux bourgeois de Rennes. En effet, chaque samedi, après la traite du matin, ma mère se rend au marché. Papa attelle le cheval à la carriole dans laquelle il dispose les victuailles. Il accompagne maman à la gare : tout est déposé dans le tacot. Le petit train s'arrête place de la mission, à Rennes, où des hommes attendent avec de petites charrettes à bras pour transporter les marchandises place des Lices. C'est là que se font les transactions. *"Nous avions nos clients attirés et tout se vendait sans problème. Quand c'était la saison, trois fois par an, j'accompagnait maman au marché. Quelle aventure ! Je n'étais pas trop rassurée de faire l'article à même la rue. Je vendais des choux brocolis et des champignons que j'avais cueillis... Mes produits s'écoulaient facilement. Avec la recette, maman m'achetait du tissu avec lequel elle me confectionnait quelque nouveau vêtement."*



De cette enfance laborieuse, mais saine et équilibrée, Agnès conserve un heureux souvenir. L'absence de télévision et d'ordinateur ne l'a pas affectée... *"Le soir, avec mon père, nous sortions pour observer les étoiles."*



LE PETIT TRAIN

Petit train, tramway, tacot... l'appellation varie mais recouvre la même réalité : Treffendel avait son train et sa gare.

L'affaire fut cependant longuement et âprement discutée: proposée au Conseil Général dès 1883 et sans cesse relancée, la ligne Rennes-Plélan sera finalement ouverte le 28 août 1898. La jonction avec Guer ne verra le jour qu'en 1913. C'était une V.F.I.L. (Voie Ferrée d'Intérêt Local) exploitée par les T.I.V. (Tramways d'Ille-et-Vilaine). Pendant 50 ans, elle va jouer un rôle économique indéniable, permettant aux ruraux de la région d'écouler leurs produits vers Rennes, desservant également les Forges de Paimpont (bois et métaux), et, plus tard, les militaires de Coëtquidan. Les fermières s'en allaient au marché des Lices le samedi, emportant un maximum de beurre, oeufs, légumes, fleurs, volailles,... Au retour, quels caquetages, mesdames !

Le petit train roulait sur une voie étroite (60 cm d'écartement entre les rails) qui longeait souvent la route... mais s'aventurait parfois en pleine nature, à travers champs. Les stations étaient rapprochées : La Chevalerais, La Pouluais, Cossinade, Le Rheu... De

Treffendel-gare à Rennes (Croix de la Mission), il fallait compter une bonne heure et demie. En 1924, on avait le choix entre 3 aller-retours pour Rennes. Il existait aussi des trains de marchandises dans lesquels les cultivateurs chargeaient des fûts de cidre, des pommes, ... Les négociants de la gare de Treffendel recevaient des engrais et autres produits qu'ils devaient décharger dans les deux jours.

Pendant la guerre 39-45, le soir, un train spécial ravitaillait Coëtquidan. Au retour, les employés



s'arrêtaient au café Gemigon (actuellement restaurant RN 24) pour y déguster un bon casse-croûte. Les responsables annonçaient : *"Arrêt petit banquet à la gare de Treffendel !"*. Tôt le matin,

lorsque le tramway se dirigeait vers Guer, nos cheminots faisaient signe aux serveuses de la même auberge qui s'empressaient de leur servir un café bien chaud et un verre d'eau-de-vie !

La locomotive roulait au charbon anthracite : un conducteur dirigeait les manoeuvres, un ouvrier se chargeait d'alimenter la motrice en charbon et le contrôleur vérifiait si les passagers possédaient bien leur titre de transport vendu au guichet de chaque gare. Lorsque le tramway était surchargé, il arrivait que dans

Lors de la mise en service d'une agence postale, à Treffendel, le 1er avril 1913, le train qui acheminait le courrier jusqu'à Plélan le déposait à la gare. Cela évita au facteur de se rendre chaque matin à pied au chef-lieu de canton et lui permit de distribuer son courrier dans de meilleures conditions.

Un dimanche, en 1940, à la Crosse d'Or, le train heurta la voiture de Mr et Mme Marchand, qui n'avait pas eu le temps de dégager la voie. Le cheval fut tué, mais, fort heureusement, ses propriétaires en furent quittes pour la peur.

Le 31 août 1948, la ligne Rennes-Guer fut définitivement fermée. Plus rapides, les autocars remplacèrent le petit train. Mais avaient-ils le même confort ? Savez-vous que les voitures étaient chauffées par de petits réservoirs que les employés remplissaient d'eau chaude et que l'on glissait sous les banquettes ? Il est vrai que ces bouillottes ne chauffaient que les pieds !... pendant une durée déterminée.

Adieu, cher vieux tacot !

LE BOURRELIER

Né en 1930 au bourg de Treffendel, Albert COUËDRO passe avec succès son certificat d'études à 13 ans et demie et se trouve le lendemain même apprenti bourrelier chez son père. Nous sommes en juin 1944, et l'atelier occupe une partie de la maison actuellement habitée par Jérôme TURBIN.

Il y a bien une école d'apprentissage à Rennes, à la Chambre des Métiers, mais Albert préfère apprendre "sur le tas". Quand la météo est clémente, c'est-à-dire d'avril à octobre, on travaille chez le client. On emporte les nombreux outils bien serrés dans une sacoche qu'on porte en bandoulière, on arime les matériaux nécessaires sur le porte-bagages. Et hop ! On enfourche le vélo qui va nous conduire de ferme en ferme... à Treffendel, Monterfil, Saint-Thurial, Saint-Péran... Le nombre de chevaux de trait variant selon la taille de l'exploitation, on s'y installe pour une durée de deux jours à une semaine, à raison de 9 heures par jour, et de 6 jours sur 7. Vacances, connaît pas... Les repas sont pris à la ferme. Le travail est pratiquement toujours le même, il consiste à fabriquer, mais surtout à réparer les harnais, guides, licols, selles, sous-ventrières, etc... On fabrique ou on remet en état également sommiers et matelas. Quand on travaille un collier de cheval, il faut être particulièrement méticuleux : si la bourre de crin est mal répartie, cela peut causer des plaies ou des bosses à l'animal. Il faut alors recommencer.

Quand viennent les frimas, de novembre à mars, le bourrelier-sellier prend ses quartiers d'hiver dans son atelier qui sent bon le cuir. C'est le même travail qu'à la belle saison, mais ce sont les clients qui se présentent chez l'artisan pour commander les travaux à effectuer. Il existe peu de machines en bourrellerie,



presque tout se fait à la main et à l'huile de coude. C'est vraiment de l'artisanat. À titre indicatif, pour fabriquer un collier de cheval, il faut compter une semaine complète, sachant que les attelles (en hêtre fumé) sont fournies à l'état brut. Il incombe au bourrelier d'en dessiner les contours, puis de les faire tailler chez le menuisier. Il devra assurer la finition et passer chez le forgeron pour fixer les ferrures.

L'apparition, puis la généralisation des tracteurs entraîne le déclin définitif de ce métier, pourtant si attachant. Albert COUËDRO doit cesser et s'en aller travailler à Rennes, en 1963, chez un grossiste en sellerie.

Manifestement, il n'a pas perdu la main ! Devant toute la classe ébahie, il sort de sa musette un nombre impressionnant d'outils : alènes de différentes formes et tailles, couteaux, ciseaux, emporte-pièces, aiguilles... Il chausse ses lunettes, enfile son grand tablier, prépare le fil et se met au travail ! Avec une étonnante dextérité, il déroule, tresse le fil de chanvre qu'il enduit de poix pour l'empêcher de pourrir et le rendre plus résistant. En quelques

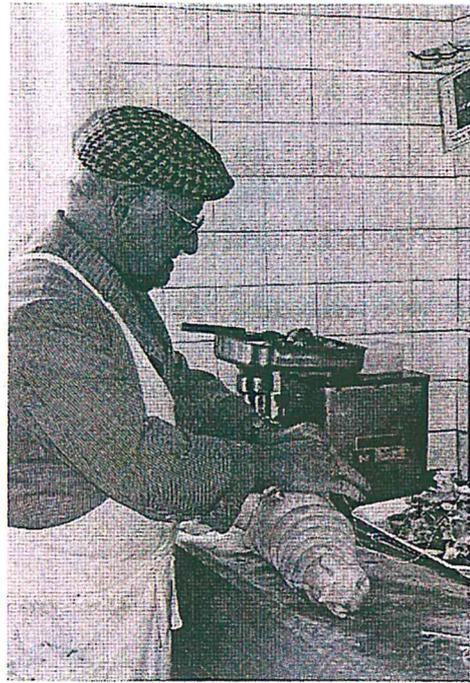
minutes, il vous recoud un licol qu'il a coincé dans une pince géante, serrée entre ses deux genoux. "C'est du solide. Avez-vous remarqué que j'ai deux aiguilles, une dans chaque main ? C'est afin de faire une couture dessus et dessous... ça, la machine à coudre ne peut pas le faire !..."

Il nous montre ensuite comment on découpe un morceau de cuir à l'aide du couteau mécanique réglable selon l'épaisseur et la largeur désirées. Ce cuir épais, de couleur orangée, provient d'une peau de vache. "On l'achetait par dosset, un dosset correspond à la moitié de la peau d'une bête. Le dessus (côté poils) s'appelle la fleur; le dessous (côté chair), la croûte. C'est presque inusable. Bien entretenus, les harnais faisaient plusieurs générations. Des harnais neufs, j'en ai surtout fabriqué pour des clients de la région de Guer, au moment où ils ont commencé à atteler des chevaux en remplacement des boeufs." Monsieur COUËDRO termine en fabriquant une épissure sur une corde de bon diamètre. En gestes habiles et précis, il utilise poinçons et ciseaux, fait ressortir les quatre torons et l'âme (cordage axial) de ce gros câble. Et voici qu'apparaît un anneau de belle taille, apte à résister aux plus rudes épreuves.

C'est du travail figolé, un vrai travail de pro ! Bravo l'artisan !

LE BOUCHER, SAIGNEUR DU VILLAGE.

En 1947, Guy BOIGERAULT a 14 ans et quitte l'école primaire pour entrer en apprentissage chez son père, boucher, juste en face de l'école. René et Louis, ses deux frères, préparent la même profession.



À l'époque, chaque boucher possède son abattoir : celui de Mr BOIGERAULT est situé à proximité du magasin. Après deux années d'apprentissage, Guy est engagé au Grand Saloir Saint-Nicolas, à Montfort, qui ne compte à ce moment là que quatre ouvriers (contre quatre cents aujourd'hui). Il se met à son compte à la Brohinière en 1957, à Saint-Méen en 1964. Il aime beaucoup son métier mais redoute un peu le travail de l'abattoir. Comme on le comprend ! Tuer des animaux aussi paisibles que la vache, le bœuf ou le veau n'a rien de réjouissant... ni de facile. Les fermiers amènent les animaux à la boucherie à pied, plus tard, le boucher ira les prendre avec sa bétailière. Dès son arrivée à l'abattoir, la bête est solidement attachée à un anneau fixé au mur. Le "percot", sorte de massue dont

une moitié a la forme d'un énorme clou conique, sert à exécuter le forfait : on abat violemment cet outil sur la nuque de la bête pour que la mort soit instantanée. Cela demande force, sang froid, et précision. **"Je me souviens avoir raté une vache, elle était devenue folle et très dangereuse.**

Je n'ai jamais compris comment je me suis retrouvé accroché en haut du mur. La peur m'avait donné une agilité extraordinaire !" Cet incident se produit très rarement.

Quand la bête est morte, il reste à la saigner à la dépouiller de sa peau, entièrement et proprement, à la vider de ses viscères. **"On chauffait de l'eau et on ébouillantait les gras doubles (bonnet, caillette) pour en faire des tripes. C'est délicieux, les tripes. Pourtant, un jour, ma fille**

me demanda d'où elles provenaient, quand elle le sut, elle ne voulut plus jamais en manger!"

On tue dizaine de vaches par semaine, certaines ont une chair de moins bonne qualité. Leur viande est expédiée sur Redon où elle est mise en "conserves" pour l'armée. Ce sont les fameuses "boîtes de singe" qui ont fait grimacer tant de soldats. Les veaux tués le mardi et les morceaux restants de ceux qui étaient tués le jeudi sont expédiés vers les Halles Centrales de Paris par la Société de Transport et d'Entrepôts Frigorifiques (STEF) qui les charge dans des containers aménagés pour le trafic rail-route. Les veaux et les cochons vivants sont collectés dans les boucheries par l'Entreprise DOLAIS de Boisgervilly qui les conduit à la gare de Montauban, où ils prennent

également la direction de la Vilette.

On ne connaît pas encore les chambres froides, on tue le bœuf le jeudi, on le laisse refroidir le vendredi et la viande peut alors être découpée pour être vendue durant tout le week-end. **“Du temps de mon père, quand un client venait acheter du veau, il lui servait le morceau prêt à découper. C’est bien simple, mon père tranchait régulièrement et toujours de la tête à la queue. Selon que vous arriviez tôt ou tard, vous était servi l’avant ou l’arrière de l’animal. C’était du veau, un point c’est tout ! Plus tard, on a dissocié les différents morceaux.”**

Quant aux peaux de veau ou de vache, elles sont lavées, salées puis expédiées à Saint-Malo-de-Beignon, pour être utilisées en maroquinerie. Les animaux sont tués à l’abattoir, mais les bêtes accidentées peuvent être achevées sur place, dans le pré ou dans la grange de la ferme, lorsqu’il y a urgence et qu’il est impossible de faire autrement. Les abattoirs “familiaux” fermeront en 1968, les bouchers devront alors s’approvisionner près des abattoirs industriels, pour faciliter les contrôles vétérinaires.

Une animal continue cependant à être tué à la ferme : c’est le cochon. Ah ! La mort du cochon,

c’est un événement ! Les écoliers du Forez ne s’absentaient-ils pas de l’école ce jour-là, prétextant un deuil dans la “famille” ? On se réserve un porc bien gras auquel on a prêté beaucoup d’attentions. Le boucher, le saigneur, se présente tôt le matin à la ferme, armé de son redoutable couteau, et du fusil (aiguiseur). La bête est allongée sur un banc peu élevé, la gorge tendue vers le bas afin que la première saignée soit la bonne et que le sang puisse être entièrement recueilli dans des bassines. Le corps est ensuite ébouillanté afin d’être rasé : les poils (la soie) serviront à fabriquer, des brosses à dents. La couenne des vieux verrats se retrouve parfois transformée en sacs ou prote-monnaie pour belles dames ! Après une heure de travail, l’opération est terminée, le porc a été vidé, suspendu à un crochet. On revient le lendemain le découper en morceaux.

“Dans le cochon, tout est bon”. Les morceaux de lard sont placés dans le charnier en terre cuite et d’une irréprochable propreté. Le tout doit être salé juste à point et conservé dans un lieu frais. Mettre le lard au charnier est une opération délicate : il faut éviter toute négligence qui pourrait rendre la viande impropre à la consommation.

Fabriquer une bonne charcuterie

relève aussi d’un grand savoir-faire : il faut connaître et savoir trier les morceaux destinés à la saucisse, aux saucissons, au pâté de campagne (la tête et la gorge) aux rillettes (les gras mous et les viandes molles) à l’andouille (le flanchet) au pâté de foie (le foie mélangé à du gras), ... **“Mon père possédait cinq hachoirs à viande qui circulaient d’une ferme à une autre, selon les besoins.”** Le boudin est fait d’un mélange de sang de porc, et de gras, auquel on ajoute oignons, herbes fines et épices. On l’enveloppe dans les sept mètres du gros intestin, les onze mètres de l’intestin grêle servent de peau à la saucisse. Une sympathique coutume veut que voisins et amis se voient remettre la fricasse.”

Retraité, monsieur BOISGERAULT ne voudrait pas manquer les coups de main qu’il vient donner à son fils. **“Ce métier, je l’ai choisi par passion. J’aime particulièrement faire la charcuterie. C’est mon passe temps préféré.”**

TREFFENDEL DE 1930 À 1945

RÉTROSPECTIVE par Mr Bernard HERVAULT et Monsieur Clément RÉGNAULT.

TRAVAUX, MÉTIERS, COMMERCES

La plupart restaient dans leurs familles pour continuer la profession des parents. Il fallait beaucoup de monde pour exécuter à la main et avec les chevaux les travaux de la ferme. On coupait les foins à la faux et les blés à la faucille avant l'arrivée des faucheuses.

Les travaux et le commerce s'effectuaient à l'intérieur de la commune. Les artisans et commerçants étaient très nombreux : charrons, maréchaux, forgerons, menuisiers, tonneliers, bourreliers, cordonniers, mécaniciens, maçons, couvreurs, scieurs, et même tisserand. Bouchers, boulanger, épiciers, mercerie, tissus...

On comptait de nombreux cafés, environ une quinzaine au bourg, à la gare et en campagne. Une fois par semaine, passaient la marchande de sardines et le ramasseur de peaux de lapins.

Les artisans travaillaient le plus souvent en campagne chez le client qui les nourrissait toute la journée : le petit déjeuner à 6 heures et demie du matin, avec au menu un grand bol de soupe, des légumes, du lard, du cidre et du café, pris très souvent dans le même bol. À 10 heures c'était le casse-croûte, à midi le dîner et le soir on restait à souper (des fruits de la ferme au dessert ou des châtaignes grillées à la saison).

Les heures de travail n'étaient pas comptées précisément, le règlement se faisait à la journée d'environ 10 heures, le chômage n'existait pas.

"Je me souviens de Mr Fouesnel, marchand d'oeufs et de beurre. Le dimanche soir, les fermiers lui apportaient d'énormes mottes de beurre qu'ils portaient sur la tête. Le tout (7 à 8 kg par semaine) était enveloppé d'un linge et stocké dans de grands paniers. Le lundi matin, beurre et oeufs étaient mis au train pour Rennes."

DÉPLACEMENTS

Les déplacements hors de la commune s'effectuaient le plus souvent par le tramway, à la gare de Treffendel, et à vélo pour les privilégiés. Il fallait près de deux heures par le train pour se rendre à Rennes, certains cyclistes étaient plus rapides. Les voitures se comptaient sur les doigts de la main.

RELIGION

La pratique religieuse était très forte en ce temps-là, les offices et les cérémonies suivis avec ferveur. Il faut dire que nous avions un recteur et un vicaire pour assurer le ministère. On ne connaissait pas la pénurie de prêtres. Les choristes, à tour de rôle, répondaient la messe tous les matins à six heures ou six heures et demie. C'était aussi le temps des Fêtes Dieu avec trois

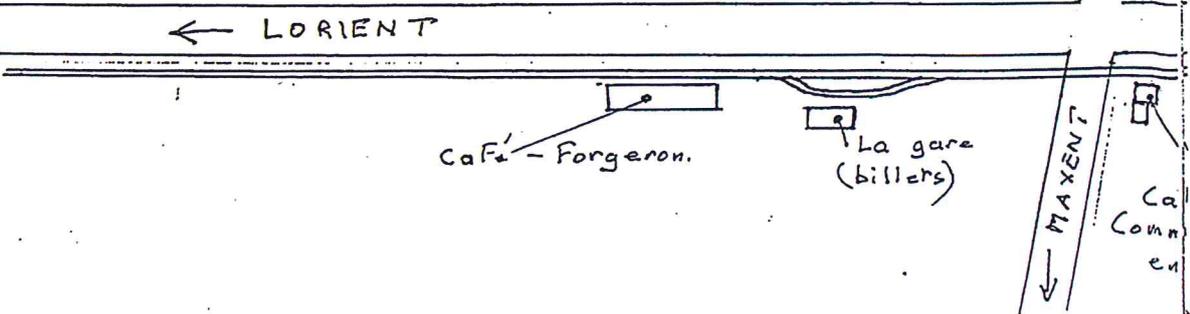
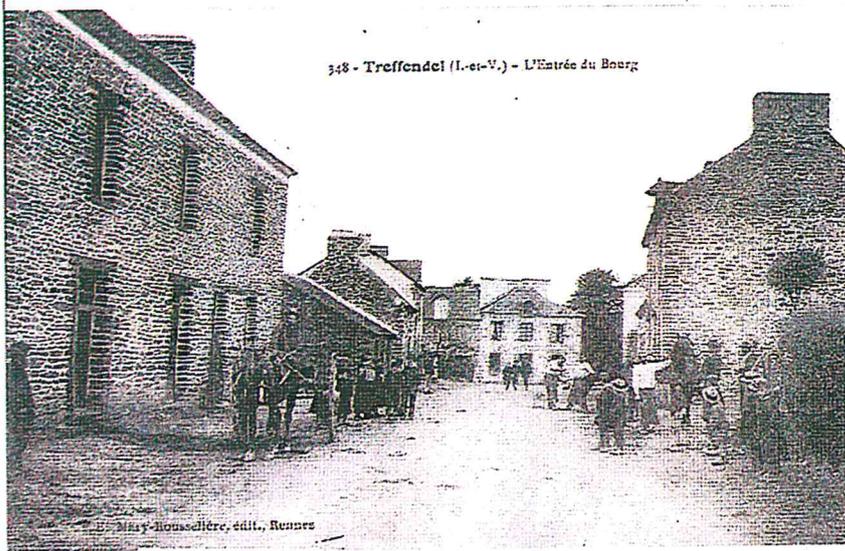
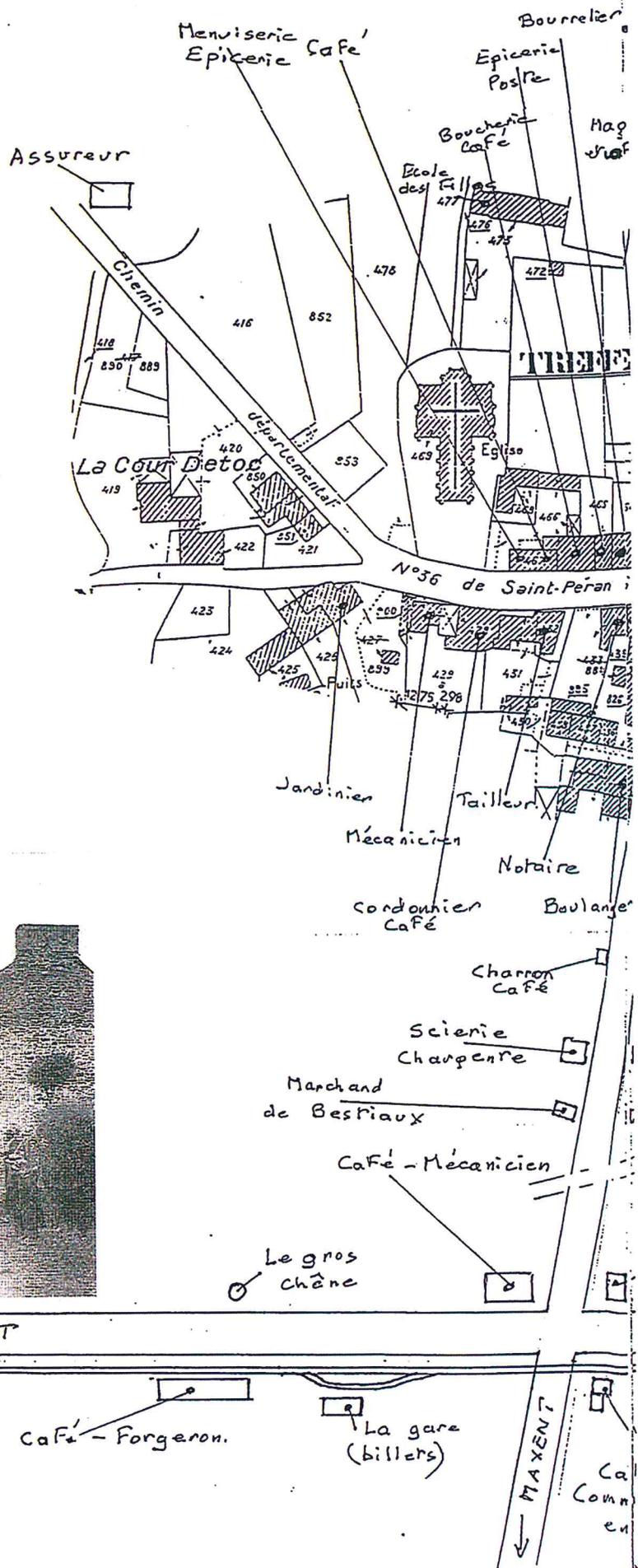


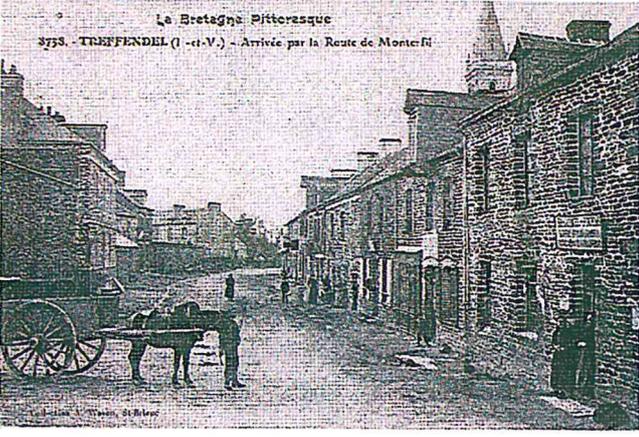
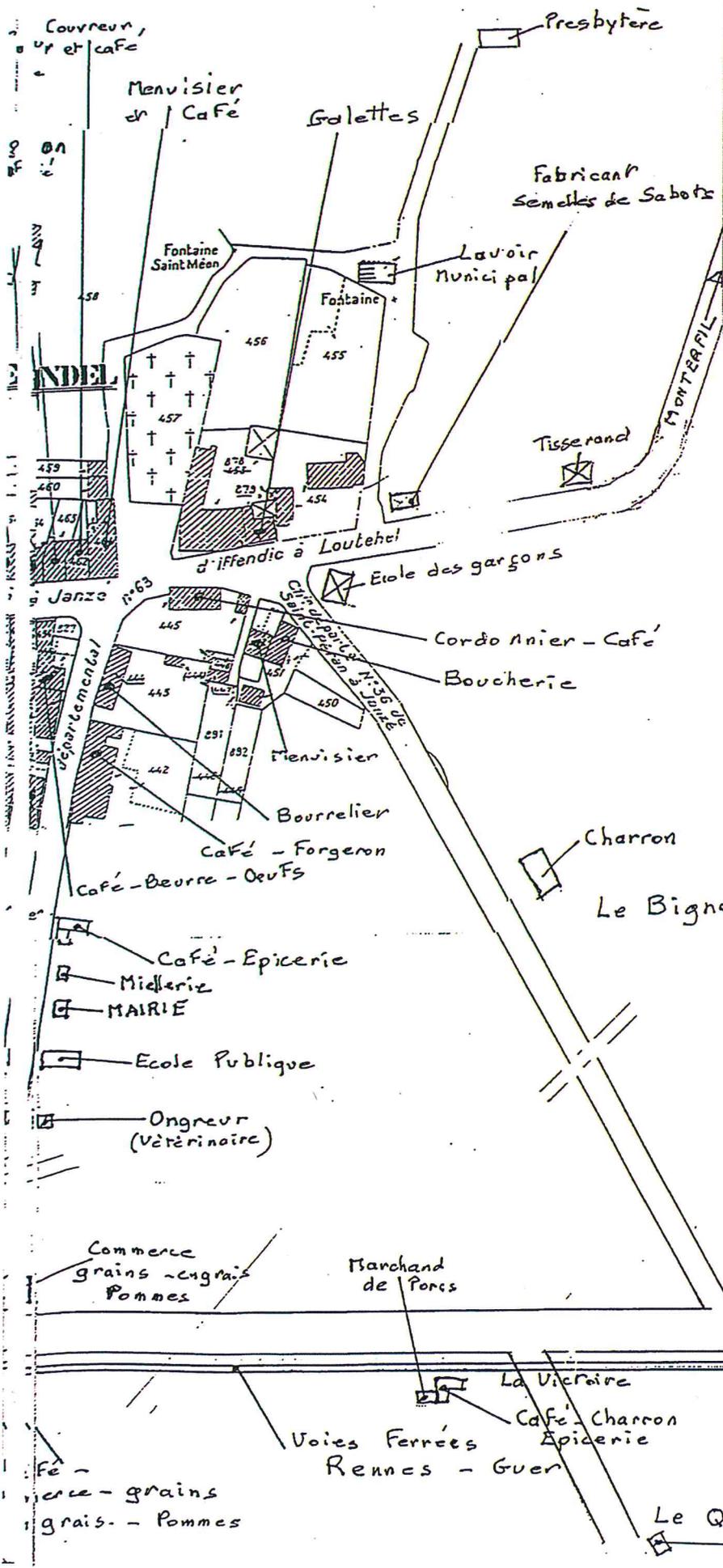
Confirmation de 1938 : Arc de Triomphe.

reposoirs à thèmes inspirés des événements de l'actualité. De nombreux bénévoles prêtaient leur concours. Les confirmations occupaient les paroissiens pendant une semaine pour la construction des arcs de triomphe. N'oublions pas les missions qui duraient une semaine, prêchées par des pères dont c'était la spécialité. À quelques exceptions près, tout le monde était pratiquant.

(Suite page 16)

LES ARTISANS ET COMMERÇANTS À TREFFENDEL entre 1930 et 1945





LOISIRS

Quant aux loisirs, ils se passaient très souvent en famille. L'été, les gens du bourg descendaient à l'étang du Gué-Charrette où l'on pouvait pêcher en écoutant le phonographe qui diffusait de la musique à volonté.

L'hiver, les jeunes et les moins jeunes faisaient du théâtre ou allaient jouer au patronage, aux palets, aux cartes, aux échecs et surtout au Ping-pong. Le dimanche, on faisait du vélo.

Marcel Fournel, le boucher, nous emmenait au théâtre à Plélan ou dans les environs. Nous étions 12 ou 15 dans sa camionnette, assis sur des petits bancs spécialement aménagés pour nous. Parfois, le jeudi, il emmenait les fillettes du pensionnat en promenade.

Une fois par an, il y avait la fête communale, avec la course cycliste, les balançoires, le casse-pots, le mât de cocagne, le bal... On allait aussi aux fêtes des environs, toujours à pied. La grande expédition était celle de la Saint-Nicolas, à Montfort (6 décembre). On partait très tôt le matin et on revenait tard dans la nuit, d'autant plus qu'on s'arrêtait au bal des Quatre-Routes d'Iffendic au retour. La marche à pied, on connaissait !

Deux fois par an, en avril et en août, se tenaient les foires dans le bourg. C'était surtout une foire aux

cochons que ne manquaient pas les marchands de la région. On y vendait aussi des graines de semence... et des bonbons. Cela mettait de l'animation sur la place et dans les bistros. Les enfants appréciaient beaucoup ces manifestations.

L'OCCUPATION ALLEMANDE

Pendant l'occupation allemande, nous n'avions plus la même liberté. Il fallait éteindre les lumières ou les camoufler et ne pas sortir sur la rue après l'heure qui nous était imposée. Des patrouilles circulaient en permanence, elles étaient composées de 4 hommes, fusil sur l'épaule. Quand nous voulions rentrer après l'heure, il fallait nous faufiler entre deux patrouilles, on avait la chance de les entendre de loin grâce au bruit de leurs bottes. Comme vous le savez, il y avait un camp allemand à 2 km, entre Treffendel et Monterfil. Les gens valides étaient réquisitionnés à tour de rôle pour y travailler, les uns pour couper des branches, les cultivateurs avec leurs chevaux pour les transporter et les autres pour couvrir les baraquements entre le passage des avions anglais et français.

Depuis l'arrivée des Allemands sur notre commune, jusqu'à leur départ, nous avons eu de nombreux réfugiés des départements du nord de la France, des baraquements avaient été conçus spécialement pour eux, nous en avons reçu environ 500 qui avaient été répartis dans le bourg et les villages. La population avait presque doublé.

LA FÉE ÉLECTRICITÉ

N'oublions pas qu'avant les années 1930-1936, nous étions éclairés à la bougie, au pétrole et au carbure, avant l'arrivée de l'électricité dans le bourg. Ce fut un grand événement, et un grand progrès. En outre, il n'y avait pas d'eau courante, les gens devaient se rendre au puits communal ou à la fontaine pour s'en procurer sauf quelques habitants qui avaient eu la possibilité de faire un puits.

LE BONHEUR EST DANS LE PRÉ

Il passait beaucoup de monde dans notre commune. Nous avons de nombreuses commodités à l'époque, en plus des commerces assez variés. Treffendel avait son agence postale, et son étude notariale,

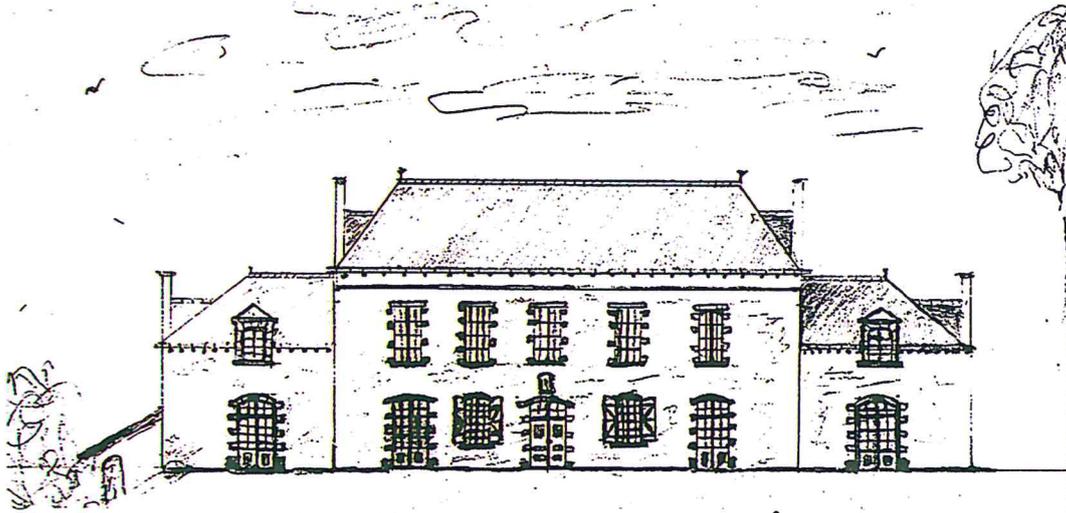
ce qui était appréciable pour les bourgs alentours moins favorisés que nous.

Notre commune était très vivante, commerçante et plutôt évoluée. Nous n'étions pas trop malheureux !...



Troupe de Théâtre d'Avant-Guerre.

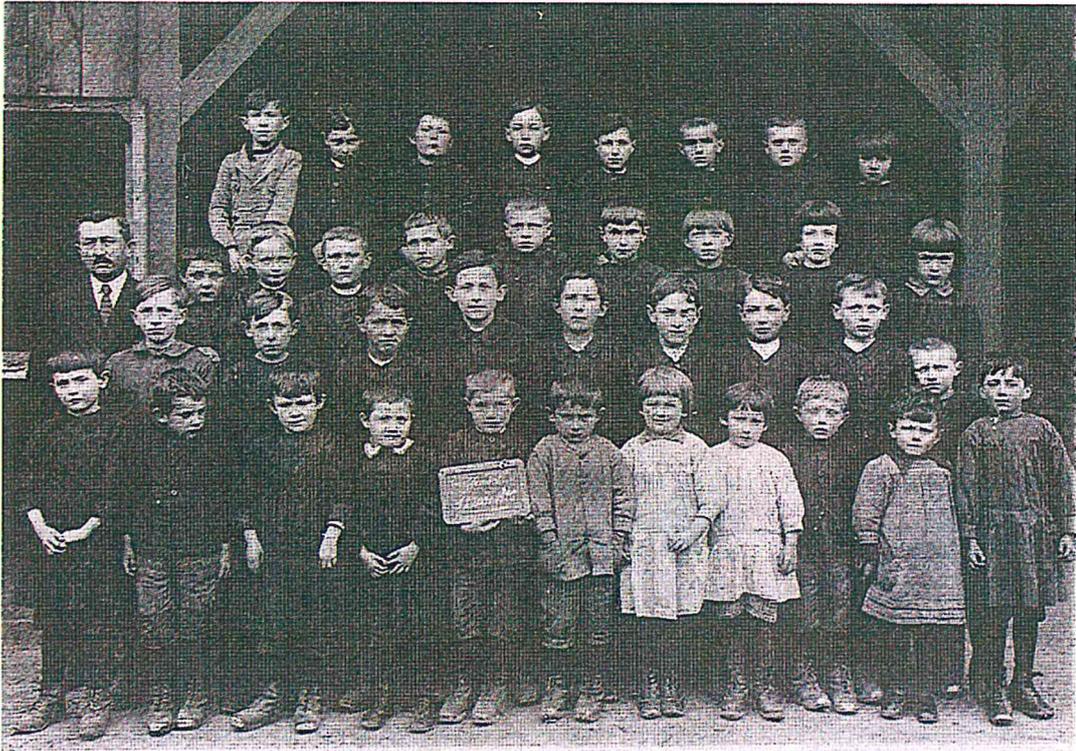
LES ÉCOLES



Maison de Mr Yris : ex-école Libre des Filles .

ÉCOLE PUBLIQUE DES GARÇONS

Elle était située derrière la mairie, donc à l'emplacement de l'actuelle salle des fêtes. La partie habitation servait de résidence aux instituteurs qui étaient également secrétaires de mairie. Elle avait été construite bien avant 1847 puisqu'à cette date, elle nécessitait déjà d'importants travaux de restauration. Sa fermeture intervint en 1920, suite aux départs de nombreux garçons pour l'école libre, et à la vétusté des bâtiments. Les élèves restants rejoignirent l'école publique des filles qui devint mixte.



ÉCOLE PUBLIQUE DES FILLES

Sa construction, décidée en 1857 ne fut réalisée qu'en 1860. Des matériaux de mauvaise qualité, un manque évident de surveillance des travaux entraînèrent la commune à tenter un interminable procès à l'architecte (il dura plusieurs années). La maison d'habitation ne fut jamais totalement terminée.

Ce fut cependant la dernière école publique de Treffendel, puisque mixte depuis 1920. Elle ne ferma ses portes qu'en 1960... faute d'un effectif suffisant (moins de 10 élèves).

ÉCOLE LIBRE DES FILLES

Vers 1860, Désirée POMMIER, enfant de la paroisse, était institutrice à Treffendel, elle exerçait dans une maison du bourg. L'abbé COIGNARD, recteur, voulait confier l'école à une congrégation. Désirée se démit de ses fonctions, et, pour vivre, elle monta un petit magasin.

Les religieuses de Rillé (Fougères) occupèrent la maison de l'ancienne institutrice... mais le local devint vite insuffisant. Mlle TRELUYER du Quillier, religieuse de Saint-Gildas-des-Bois, et propriétaire du manoir situé derrière l'église, consentit à en faire don, sous réserve que sa congrégation prenne la direction de l'école. Ce qui fut fait, sans doute, en 1871... Trouvant cette maison trop fastueuse, et peu conforme à leur règle, les Soeurs de Saint-Gildas cédèrent leur place aux Soeurs de l'Immaculée de Saint-Méen-le-Grand, en 1874. Elles y resteront jusqu'à la fermeture définitive de l'école, en 1958, non sans avoir connu moult démêlés avec l'administration, au moment de la séparation de l'Église et de l'État (1905). Entre temps, ce bâtiment construit en 1835 par un châtelain de la Mayenne, avait appartenu à Monsieur Rozé, de 1845 à 1865... puis à différents propriétaires, tous favorables au maintien et au développement de cette école.



Ce n'est qu'en 1954 qu'il fut acheté par le diocèse, pour être revendu à Mr et Mme Yris en 1962, qui sans en modifier l'aspect extérieur, l'ont remarquablement aménagé. Il conserve sa belle allure de manoir du XIX^{ème} siècle.

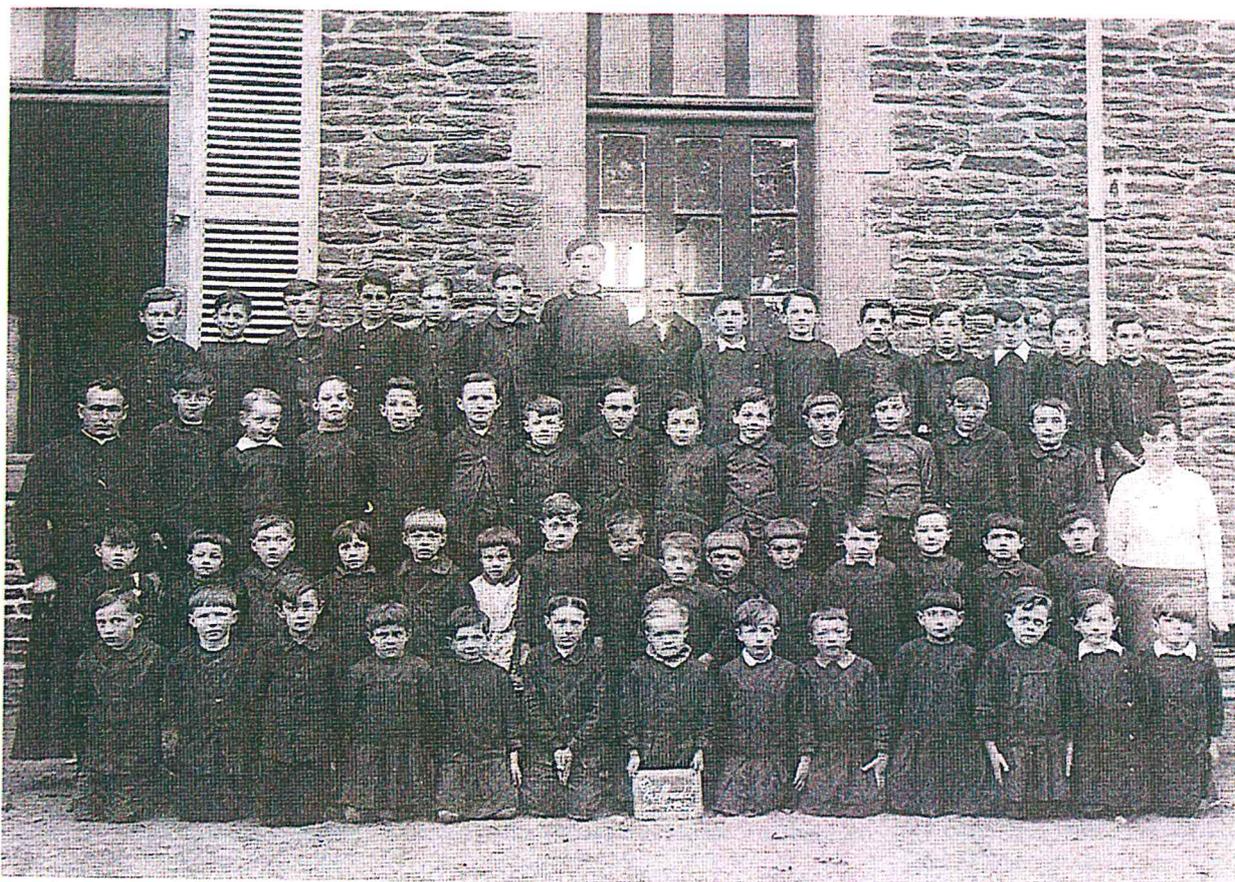
Au cours de la dernière guerre, la petite classe fut réquisitionnée à trois reprises pour les réfugiés du nord et occupée une journée par les troupes allemandes.

ÉCOLE LIBRE DES GARÇONS

1910 : grâce à la générosité de Mr RICHARD, notaire à Treffendel, une école neuve, avec tout le confort, est mise à la disposition des garçons de la commune. Ouverte dans les derniers jours de septembre, cette école dirigée par Mr et Mme RAMET, comptait 70 élèves et fut solennellement inaugurée le 20 novembre 1910, en présence du vicaire général et de nombreuses personnalités. Il y eut grand-messe, vêpres solennelles (avec le concours de la musique de Plélan) après lesquelles on se rendit en procession à la nouvelle école. Les "petits exclus", terme employé pour nommer les 16 garçons fréquentant l'école publique avant d'être inscrits à l'école libre, portaient les crucifix sur des brancards gracieusement ornés. L'école se nommait "École de l'Ange Gardien", comme l'indique la statue toujours en place. "Ce dimanche-là, fut donc un jour de fête et de bonheur pour le Pasteur de la Paroisse et pour la population toute entière," rapporte le bulletin paroissial de l'époque.

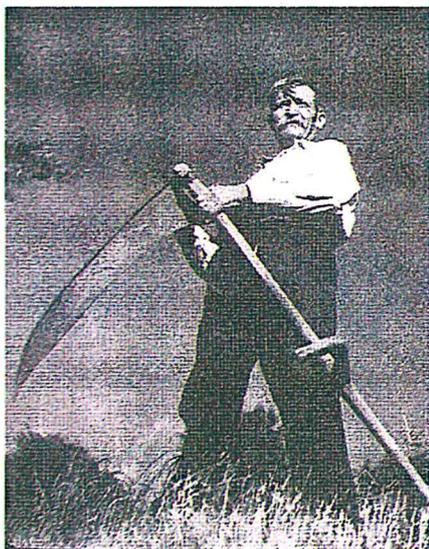
Plus tard elle sera dirigée par Mr et Mme LE ROUZIC, l'abbé Jacob, l'abbé Louapre... En 1958, devenue mixte, elle regroupera les garçons et les filles des deux écoles libres... sous la direction des religieuses qui s'y installent. En juillet 1980, celles-ci quitteront définitivement Treffendel.

Des laïcs prendront la suite... En 1984 fut construite l'actuelle classe maternelle qui succédait à une garderie ouverte en 1972. Cette partie Est du bâtiment avait longtemps fait office de patronage : lors des représentations théâtrales, une cloison mobile permettait de transformer les classes en salle de spectacle.



L'AGRICULTURE

Dans une ferme qui pratique la polyculture sur 25 ha, on compte 3 personnes employées à temps plein un ouvrier présent un jour par semaine. L'entraide avec les voisins et d'autres membres de la famille est indispensable. Le cheptel est composé d'une quinzaine de vaches, de quatre ou cinq génisses, d'une vingtaine de cochons, et des volailles de la basse-cour. On n'a pas de tracteur, mais deux, voire trois chevaux.



Le fermier se lève tôt le matin, très tôt à la belle saison. La journée débute invariablement par la traite des vaches, les soins et la nourriture des bêtes. Le foin et la paille sont extraits des meules à l'aide d'un crochet. Le foin est réservé aux chevaux ; la paille d'avoine sert de nourriture aux vaches, la paille de blé et d'orge de litière aux chevaux, aux porcs et aux veaux. Le troupeau de vaches est emmené sur les pâtures, plus ou moins longtemps, selon les saisons. Pendant ce temps, on refait la litière de l'étable, feuilles, herbes, ajoncs,...) et tous les 15 jours, on sort le fumier, à coups de fourches, et des brouettes. On prépare la pâtée aux cochons : mélange d'orge, de pommes de terre, de lait écrémé, d'eaux grasses. Chaque jour, le lait est écrémé, et la crème recueillie est transformée en beurre, par le barattage, deux fois par semaine. Un manège à chevaux entraîne

l'aplatisseur de graines : orge et avoine. Mis en marche une fois par semaine, il fait également tourner le broyeur à pommes, à la saison du cidre. Chaque soir, les animaux sont rentrés et soignés, et on recommence la traite, à la main, bien entendu.

AU FIL DES SAISONS...

Au printemps, on arase les taupinières dans les prairies à l'aide de cercles métalliques, tirés par les chevaux. Le fumier est transporté dans les champs, disposé en tas puis épandu à la fourche. On commence à labourer les terres, les guérets, notamment celles destinées à l'orge de printemps qu'on sème en avril. Au cours de ce mois, on enseme également plusieurs hectares de pommes de terre. Les champs de blé et d'avoine sont sarclés à la main. Des parcelles de "navette" émaillent la campagne de damiers jaunes, ces "naviots" sont arrachés à la main pour être distribués aux vaches. Fin avril - début mai, commence, aux aurores, la coupe du trèfle frais pour les vaches et les lapins. Quand arrive juin, on sème le blé noir sur les terres pauvres, on plante les betteraves, les choux attendent juillet.

L'été débute par la fenaison, en juin - juillet. Coupé à la faux, plus tard à la faucheuse, mis en andains puis retourné à la main, le foin va mûrir au soleil et embaumer la campagne. Rien à voir avec

l'odeur du lisier ! Il est ensuite chargé dans les charrettes pour être entassé dans les greniers ou en meules. Faire une charretée de foin qui ne verse pas, bâtir une meule de forme régulière relèvent d'un art consommé.

Vient ensuite la moisson. L'orge, l'avoine et le blé se couchent sous les dents de la faucheuse. À l'aide de la faucille, on range les javelles. Deux javelles séchées puis entassées forment une gerbe liée à la paille et à la main.

Regroupées verticalement, les gerbes forment des quintelles qui se dressent dans les champs. Elles sont ensuite rentrées sous le hangar ou disposées en barges dans la cour de la ferme. Si tout va bien et si la météo est favorable, tout est terminé à la mi-août. Commencent alors les battages qui vont durer trois bonnes semaines. On "souëtte" entre voisins et les "batteries" sont d'intenses moments de convivialité et de travaux d'équipe. Graines, balles, paille, tout est soigneusement rangé. On peut alors faire le "parbatte" : manger, boire et s'amuser après d'aussi rudes journées !

Fin septembre, se fait la récolte du blé noir dont l'inimitable farine permet aux cuisinières de fabriquer les délicieuses galettes sur la "tuile" de la cheminée. Il reste à arrondir, raser les talus avec la faucille. Herbes et fougères coupées fournissent une grande partie de la litière des bovins que viennent compléter les

“bougats” (ajoncs) coupés sur la lande communale.

L'automne est avant tout la saison des labours et des semailles. Il faut profiter des derniers beaux jours, ne pas perdre de temps : les images bucoliques des attelages de boeufs ou de chevaux tirant la charrue, et le geste auguste du semeur sont magnifiques. Le travail, lui, est éreintant. **“Tout devait être fini avant le 6 décembre, sinon, la Saint-Nicolas de Montfort aurait lieu sans nous !”** À cela s'ajoute le ramassage des pommes de terre et celui des betteraves. Ces dernières sont stockées à l'abri, elles complètent la nourriture des vaches en hiver, après avoir été coupées manuellement au couteau ou au hache-racines. C'est également le moment de cueillir les pommes à couteau et à cidre. En bons connaisseurs, on fait de savants mélanges, on tient compte des lunes pour fabriquer, au pressoir installé dans la grange, le cidre doux. Sa fermentation dans des fûts propres donnera le bon cidre qu'on tire à la clé ou qu'on déguste en cidre bouché.

En hiver, la sève circule au ralenti dans les arbres. De décembre à février, on émonde les arbres, surtout les chênes. **“Ce travail s'effectuait en équipes de 6 ou 7 car il n'était pas sans danger. Dans chaque ferme, on fabriquait 8 à 900 fagots.”** Abattre, scier, casser le bois avec pour seuls outils le harpon, le merlin et les coins, vous réchauffent un homme en plein hiver ! Les plus beaux troncs sont attachés au diable et transportés à la scierie. Après ces travaux,

les talus se trouvent dégarnis voire dégradés. Alors, on va “talusser” en creusant une tranchée parallèle à la haie, la terre récupérée permet de refaire le talus, de colmater les brèches. Des tapis de feuilles mortes jonchent les prairies, on les ratisse à l'aide de balais d'épines qu'on a fabriqués soi-même. C'est un supplément de litière pour les vaches.

La saison hivernale est mise à profit pour tuer le cochon : tout un cérémonial que vous conte le seigneur du village.



L'HABITAT

Intégrée à la longère, souvent contiguë à l'étable et aux écuries, une seule et grande pièce abrite la maisonnée. Elle fait office de cuisine, salle à manger, chambre à coucher. Le sol, appelé la place, est en terre battue. Sa surface a besoin de temps à autre d'être refaite, au grand dam des enfants qui s'accommodaient bien des trous pour jouer aux billes ! Le mobilier est assez sommaire, mais d'excellente facture et en bois massif. Il comprend : une longue table, munie de grands tiroirs, de deux bancs et de quelques chaises, au moins

deux belles armoires en merisier séparées par une horloge sur pied, des lits de coin à rideaux, avec, parfois, des baldaquins, de petits lits métalliques ou en bois pour les jeunes enfants, une commode pour la vaisselle, une huche à pain. Dans un angle, sur une plaque cimentée, se trouve le coin laiterie, avec la baratte, l'écumeuse et les seaux d'eau fraîche qu'on a tirés au puits pour la cuisine. Quand le fermier fabrique lui-même son pain, ce qui n'est pas rare, on trouve aussi le pétrin. La cheminée tient une place prépondérante : avant l'arrivée des fourneaux et des gazinières, on y fait la cuisine dans les marmites et les chaudrons, on y cuit pommes et autres fruits, on y chauffe l'eau de vaisselle et de toilette. Elle est la seule source de chaleur de la maison, la “veillée au coin du feu”, en hiver, fait passer d'agréables moments avec les voisins ou en famille, surtout s'il y a des châtaignes à griller ! L'éclairage à la bougie, la lampe à pétrole ou au carbone, laisse des zones d'ombre, pleines de mystères. La salle d'eau est un

terme inconnu, mais cela n'empêche pas de faire sa toilette de façon sans doute rudimentaire et peu confortable, avec cruches et cuvettes. Quant aux WC, ce sont les cabinets installés au pignon de la maison, ou dans un coin du jardin.

L'électrification des campagnes et l'installation de l'eau courante ne se feront qu'à la fin des années cinquante. L'habitat s'en trouvera alors fortement modifié, très nettement amélioré.

LES REVENUS

Les sources de revenus dans les années 1930-50 ne permettent pas au fermier de faire des folies. Elles sont pourtant plus variées qu'aujourd'hui. On vend beurre, oeufs et volailles à des particuliers ou au marchand qui les écoulera vers Rennes. Cochons gras et petits veaux de lait prennent la direction de la boucherie du village. Les vaches de réforme, trop vieilles pour produire du lait s'en vont également à l'abattoir du boucher, ou chez le marchand de bestiaux. De temps en temps, le cheval attelé devant est vendu vers l'âge de 4 ans, pour être échangé contre un jeune de 18 mois...

qu'il faudra dompter. Cela rapporte un peu, cent francs, environ. Par contre on conserve le plus longtemps possible le limonier, celui qu'on attelle dans les brancards. Le blé panifiable est vendu à des négociants qui l'acheminent au moulin de l'Etunel.

"Le rendement n'était que de 18 à 20 quintaux à l'hectare, aujourd'hui il a triplé grâce aux engrais. Nous, on n'utilisait que le fumier. C'est dans les terres labourées après le trèfle qu'on récoltait le meilleur blé."

En outre, on vend des fagots (2 à 300) et jusqu'à 10 cordes de bois.

REPAS

Le travail du paysan demande une

bonne condition physique. Les femmes elles-mêmes sont souvent à l'ouvrage dans les champs. À défaut d'être raffinée, la nourriture doit être consistante et abondante. En hiver, on se contente des trois repas habituels, mais à la belle saison, il faut ajouter un casse-croûte le matin vers 9H30 et un autre plus copieux l'après-midi, vers 16H30. À noter que le



petit déjeuner comprenait un potage, du pain, de lard, une bolée de cidre et un bol de café ! Presque toute l'alimentation provient des produits de la ferme, elle varie donc peu, seuls fruits et légumes de saison apportent quelques fantaisies au menu. Fromages, agrumes et fruits exotiques sont pratiquement inconnus... à part les oranges à Noël. Les grandes réceptions, pour les communions et les mariages se font dans la grange, aménagée et décorée pour l'occasion. Les chevilles des danseurs ne sont pas forcément à la noce !

LOISIRS

La messe et les vêpres tous les dimanches constituent les principales

occasions de rencontres. Elles se poursuivent au bistrot, ne sont-ce pas les "accomplies" ? S'ils ne sont pas de garde, les jeunes sortent à pied ou à vélo, vont aux fêtes des environs et au théâtre. Les soirées de battages se prolongent au son de l'harmonica, on danse et on chante. L'hiver, il nous arrive d'aller "filaiser" avec les voisins, c'est-à-dire passer une agréable soirée ensemble.

Les nombreux déménagements de la semaine de la Saint-Michel sont l'occasion de faire de "sacrées jvas" ! quand vient l'âge, on passe le conseil de Révision et on fait les conscrits pendant une bonne semaine.

L'accordéon est de service, les chansons souvent discordantes, mais "qu'est-ce qu'on rigole !" On rend visite à toutes les filles de notre âge.

"Tenez ! On prenait quand même du bon temps !"

Renseignements pris auprès de Vincent DUBOIS et de Bernard FRESNEL.

HISTOIRE DE L'ÉGLISE ET DE LA PAROISSE

L'évangélisation du pays de Plélan, donc de Treffendel, débuta à la fin du Vème siècle. Mais l'entière conversion des habitants ne fut achevée qu'au VIème siècle, grâce au zèle apostolique de Saint-Melaine, Évêque de Rennes, et de Saint-Méen, abbé de Gaël.

Suivit la construction, entreprise par les moines de Saint-Melaine, de la première
C A P E L L A D E
T R E F F A N D E L, Diocèse de Saint-Malo, Archidiaconné de Porhoët, Doyenné de Beignon, Paroisse de Plélan.

La capella était une simple chapelle bâtie pour la commodité des gens d'alentour, c'est-à-dire de la frairie (section de paroisse) qu'on appelait "trève" en Bretagne. De là viennent le préfixe TREFF et le nom TREFFENDEL. Plusieurs communes bretonnes possèdent le même préfixe, réduit à TREF- ou TRÉ-. Cette chapelle fut placée sous le vocable de Notre-Dame de Bercelet (Petit Berceau ??)

Avant le 16ème siècle, on se rendait en pèlerinage à Treffendel, pour demander à Saint-Méen la guérison de certains maux. Au début du 20ème siècle, la fontaine Saint-Méen, située au bas de l'actuel cimetière attirait encore de nombreux pèlerins. Elle avait la propriété de

guérir certaines maladies de la peau. Ne s'y rendait-on pas aussi pour obtenir la pluie ?

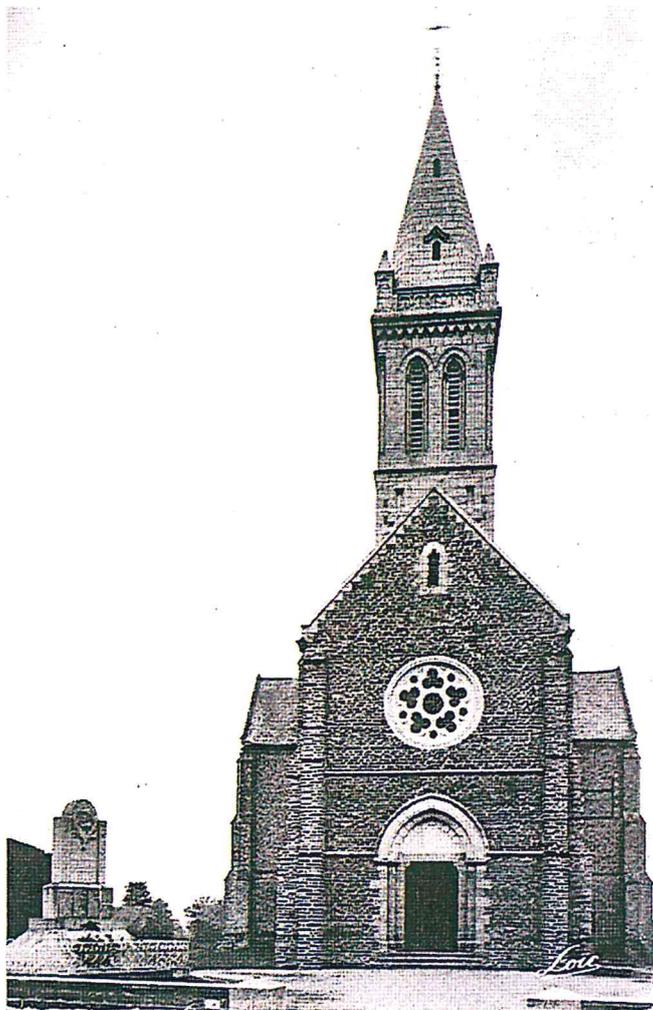
Au 17ème siècle, les moines de l'Abbaye de Saint-

localité se faisait, au 18ème siècle, un revenu annuel de 2500 livres.

La paroisse de Plélan était très étendue et malgré les

que des malades mouraient sans Extrême-Onction et des enfants sans baptême. Le 7 septembre 1572, des fidèles mécontents, conduits par François BRUSLON, Chevalier, Seigneur de la Muce, se réunirent dans l'église de Plélan, pour demander aux responsables de transformer la chapelle frairiale de Treffendel en église paroissiale. L'autorisation fut accordée : baptêmes, sépultures, extrême-onction, grand'messe pourraient y être célébrés. Mais l'église de Treffendel devait rester fillette de Plélan... notamment pour le partage des impôts.

Les limites de la nouvelle paroisse furent ainsi fixées : elle comprendra le fief de Derval par derrière Catonnet à la Brunetais, à venir par le ruisseau de la Fontaine aux Merciers, suivre le ruisseau par devant la Provôtis pour aller à L'Enneheuc et au Tronchet, jusqu'aux Mottes qui séparent Plélan de Saint-Thurial. On dressa ensuite un acte notarié, signé par les membres responsables. Mais



Melaine levaient la dîme (l'impôt dû au clergé) dans toute la paroisse de Plélan. Toutefois le recteur de cette

nombreuses chapelle qu'elle renfermait et les deux chevaux mis à la disposition du recteur et de ses vicaires, il arrivait

Pierre Gayet, recteur de Plélan, refusa d'apposer son autographe.

En moins de deux ans, la chapelle fut agrandie aux frais du Seigneur de la Muce (de Baulon) et le 11 juillet 1574, Mgr THOMÉ, évêque de Saint-Malo, inaugura solennellement le nouvel édifice, et bénit le cimetière qui lui était contigu.

Cette église et ce cimetière se trouvaient à l'emplacement de l'actuel cimetière.

En 1623, le Seigneur de la Muce (le fils de l'autre ?!) fit construire un presbytère près du bourg et lui attribua 6 journaux de terre, soit 3

hectares environ. C'est l'actuelle "Auberge du Presbytère".

En 1658, l'église devenue trop étroite, Mr DELAMARRE, curé, entreprit de l'agrandir. Il fit construire une tour au nord, sous laquelle on aménagea une petite chapelle. L'église avait alors une forme bizarre: celle d'un chœur accosté de deux chapelles latérales, l'une immense, l'autre réduite. Ce n'est qu'en 1764 qu'on construisit la nef. La grande chapelle servait de lieu de réunion à une confrérie très florissante: la confrérie du Saint-Esprit, dont les membres avaient le privilège

d'être enterrés dans ladite chapelle. Aux 17ème et 18ème siècles, beaucoup de fidèles furent ainsi inhumés dans l'église.

De la tempête révolutionnaire, nous avons relevé quelques faits marquants, l'assassinat d'un prêtre près de la chapelle du Coudray, dans un chemin creux, au lieu dit la Rue Gonsard, et l'émigration de l'abbé OLLIVIER, prêtre de la paroisse, qui se réfugia à Jersey, en 1792. Quant à Julien GAUTHIER, recteur en 1791, il passa en Angleterre, puis débarqua à Quiberon où il fut fait prisonnier. Condamné à mort, il fut exécuté à Vannes en 1795. Il y eut aussi quelques escarmouches entre les Bleus et les Chouans, sur le territoire de la commune. En 1796, un assassinat et un vol de bestiaux ayant eu lieu au Brieux, en Plélan, les communes de Baulon, Maxent et Treffendel durent payer une forte amende. Treffendel réussit à se faire mettre hors de cause, les deux autres payèrent.

En 1803, Treffendel fut érigée en paroisse indépendante... La commune ne venait-elle pas d'acquiescer



elle aussi son autonomie ?

La vieille capella devenue église paroissiale était-elle inélégante ? Trop petite ? Avait-elle subi les outrages du temps ? Toujours est-il que le 19 décembre 1865 (Ce jour-là, la quête rapporta 500 F) fut posée la première pierre de l'église Gothique actuelle. Elle fut mise en service en 1872, et la chaire y fut placée en 1873.

L'abbé COIGNARD, du Loutehel, recteur de Treffendel pendant 24 ans (1862-1886) avait dépensé sa fortune... et beaucoup d'énergie pour l'érection de ce bel édifice.



SEIGNEURIES ET CHAPELLES

Les chapelles de Treffendel.

Aux XVIème et XVIIème siècles, le territoire de Treffendel était divisé, selon l'usage assez général, en frairies ou quartiers. Leurs chapelles respectives furent, outre l'église, la chapelle du Coudray, la chapelle de la Chevaleraye, et la chapelle du Breil-Houssoux. Toutes ces chapelles étaient fondées de messes par les châtelains ou les frairiens et desservies par des chapelains attitrés.

La Chapelle du Coudray

Elle fut bâtie, en l'an 1627, par M. Michel Gautier, prêtre, en l'honneur de la Sainte Vierge, de Saint Michel, de Saint Joseph et fondée par lui, le 24 juillet 1629, de deux messes par semaine, dont une le dimanche. On y vénérait principalement une statue de Sainte Anne, et le 26 juillet

il y avait grande foule de pèlerins à la chapelle. On pouvait lire une inscription latine sur une poutre. Coudray signifie coudrier (noisetier). Cette chapelle a été détruite dans les années 50.

Seigneurie du Breil-Houssoux.

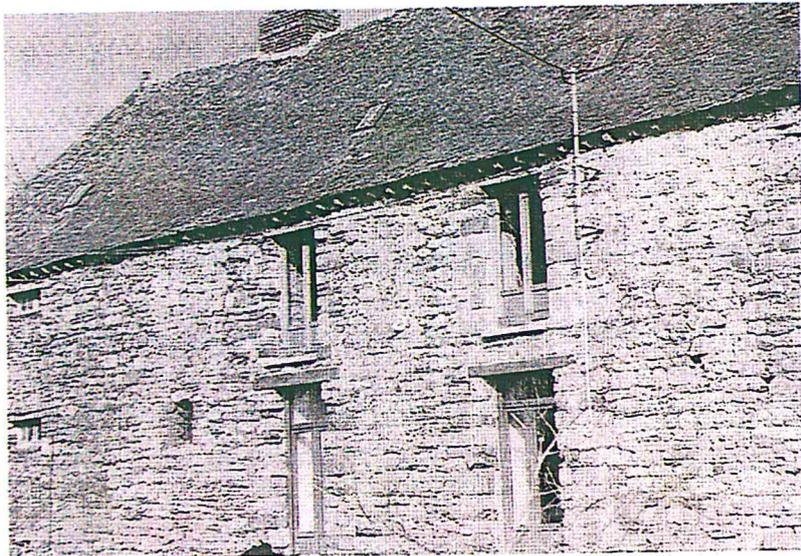
Seigneurie, avec manoir, métairie, chapelle privée sous le vocable de Saint-Jean, droits de moyenne et haute justice, elle appartenait au 14ème siècle aux



ruines de la Chapelle du Coudray

CASTENET, puis par alliance, aux JOULNEAUX. Parmi les descendants directs ou par alliance, on note un capitaine de compagnie (1587), un Seigneur des Forges de Paimpont (1568), un Conseiller au Parlement de Bretagne (1751), un Capitaine de Grenadiers du temps de Napoléon Ier (1815), dont une petite-fille épousa en 1875 le docteur Jean RICHARD, Maire de Plélan-le-Grand. Une des filles de ce dernier épousa, en 1880, Charles BILY, avocat à la Cour d'Appel de Rennes.

La chapelle existait avant le 17ème siècle. Elle fut fondée de messes le 23 mai 1714 par René JOULNEAUX, Seigneur de Breil-Houssoux. Toutefois, on n'y disait la messe qu'une fois par an, le 27 décembre, jour de la fête de Saint-Jean, apôtre. Breil signifie bois de plaisance ou Plessis. Le Breil-Houssoux est à 6 km à l'est de Plélan.



le Breil-Houssoux.

Seigneurie de la Provostais ou du Portal

Située à 1 km au sud de Breil-Houssoux, sur la route de Treffendel à Maxent. Dite d'abord de la Provostaire (demeure d'un prévôt ?), elle fut appelée plus tard "le Portal", du nom de la métairie qui en dépendait, et dont le nom signifie "porte". Elle relevait à foi et à hommage de la seigneurie de la Chèze d'Erbrée. Elle appartenait, en 1470, à Charles le Métayer... Par la suite, il y eut quelques alliances entre les Seigneurs

du Portal et ceux du Breil-Houssoux. Notons parmi les descendants Anne-Joseph et Jean-Baptiste de la Motte du Portal, qui assistèrent aux États de 1736, Jacques de la Motte du Portal, greffier au siège royal de Ploërmel (1772), Mathilde de la Motte du Portal, qui épousa en 1886 son cousin germain, maire de Martigné-Ferchaud. Leur fille, Marguerite de Gourden convola en justes noces en 1907 avec Mr Bridel (le laitier ?)

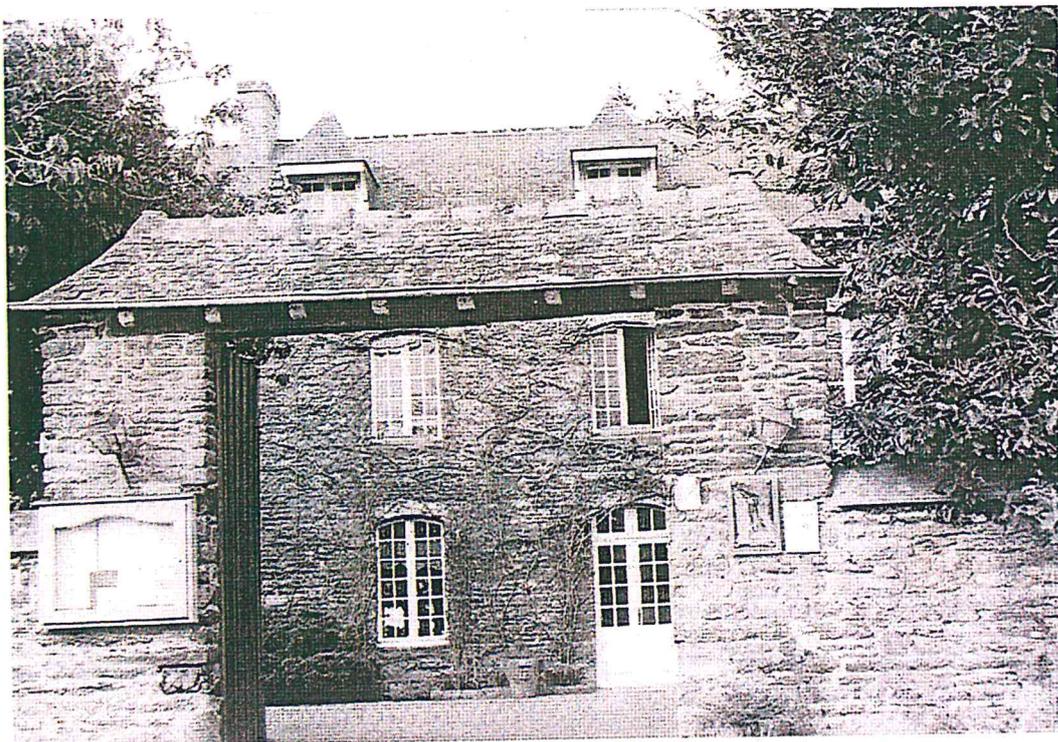
La Chevoleraye (Chevalerais)

La chapelle appartenait aux habitants du village et en 1727, elle était fondée de messes. Elle dépendait du château de la Muce en Baulon. Le 25 décembre 1668, mourut à la Chevaleraye M. Michel Lemarchand, prêtre, chapelain de la Chevaleraye et des Barres ; il fut inhumé dans l'église de Treffendel.

L'Auberge du Vieux Presbytère

Situé à 300 mètres au nord de l'église, ce charmant édifice, tout en schiste pourpre, est dû à la générosité du Seigneur de la Muce qui le fit édifier en 1623. Il consistait alors en un bâtiment de 8,50 mètres, flanqué à l'ouest d'une pièce d'élévation plus basse. Cette dernière fut agrandie en 1823, tandis que la cour, où trône un marronnier séculaire, était ceinte de murs et dotée d'une grande porte cochère. En 1845, la partie orientale est allongée de deux mètres et surélevée.

Le bâtiment quelque peu remanié dans les années 1960, conserve une atmosphère paisible.



*Auberge du
Vieux
Presbytère.*

“J’AI OÛ DIRE...”

TRAIN FOU

“Un jour, tandis que les conducteurs du train étaient descendus boire un coup au café de la gare, un gars, quelque peu éméché, grimpe dans la cabine de la locomotive. Il manipule diverses commandes et voilà le train qui démarre !... en direction de Rennes !... Comment faire pour l’arrêter ?... Le manque de charbon, la pente du parcours le font stopper du côté de Bréal.” Qu’advint-il de cet “aventurier” et des cheminots “coupables” pour abandon de poste ? L’histoire ne le dit pas, mais on peut penser que tous eurent intérêt à étouffer l’affaire.

RESOUCILLE

“Pour éviter de payer les frais de port aux TSN, certaines personnes peu scrupuleuses déposaient leurs marchandises sur la plate-forme arrière du tacot... et leurs clients complices s’en emparaient dès l’arrivée du train, place de la Mission.”



SAINTS FANTÔMES

“Rentrant de leur travail le soir ou à la nuit tombée, des ouvriers empruntant les chemins ou sentiers proches de la chapelle du Coudray, rencontraient parfois de curieux fantômes postés sur leur parcours. Il s’agissait en fait des statues de bois de la chapelle descendues de leur piédestal, placées ça et là, par les garnements des environs dans l’intention de jouer un bon tour. Il arrivait même aux patous de placer ces statues dans les pas (passages) entre deux champs, façon originale de se faire aider dans la garde des vaches.”

EFFET CHOUCHEN

“Là, dans la p’tite maison, en face, y avait un gars qui fabriquait de l’hydromel. Il vendait du , du chouchen, comme on dit aujourd’hui... C’était du bon ! J’ai souvent vu plus d’un gars sortir de chez lui à quat’pattes !”

HOU ! LES GARÇONS !

Lu dans le bulletin paroissial de 1910, à propos des résultats aux “examens de catéchisme” :

“Les petites filles n’ont que des félicitations à recevoir : elles savent très bien leur catéchisme, grâce à leur volonté très grande et très évidente et aussi grâce au zèle de leurs institutrices. On ne peut pas en dire autant des petits garçons. Aux parents de faire le nécessaire pour qu’ils progressent !”

RETOUR DE MARCHÉ

"Dans les années cinquante, il m'est arrivé d'emprunter, le samedi, jour de marché, l'autocar de Rennes. Il était bondé de fermières abondamment chargées de produits en tous genres. L'aller était relativement calme. Mais au retour, en début d'après-midi, quel brouhaha ! Rires sonores, éclats de voix, histoires coquines... la foire avait lieu dans le car!"

JUTEUX BRACONNAGE

"Le patron de la ferme où je travaillais était un "braco" de première catégorie. Il avait le coup pour poser les collets et les pièges et je t'assure qu'il en récoltait dugibier ! Une fois, il captura unemartre dorée qu'il vendit avec sa peau intacte à un fourreur de Rennes. il en reçut 12000 F...alors que le loyer annuel de sa ferme était de 3500 F. Une sacrée affaire !"

PETITS BOULOTS

Personnage haut en couleurs,... et parfois quelque peu méprisé par ses concitoyens, tel était le marchand de peaux de lapins. Son commerce n'était pourtant pas déficitaire : "Une peau de lapin blanc achetée 3 F était revendue 12 F chez MONNIER, à Rennes... avec qui il traitait également la ferraille qu'il récupérait à droite et à gauche. Il lui arrivait aussi de troquer 3 ou 4 mouchoirs contre une belle peau. pour lui, c'était tout bénéfice. Le vendredi, il vendait des sardines. Il pouvait être encore ramoneur de cheminée, travail qu'il faisait gratuitement en l'échange de la suie qu'il revendait pour la cimentation de l'acier. Il habitait à la Brunetais."

SOUSERRAIN

Rares sont les châteaux qui ne présentent pas quelque mystère... L'imaginaire collectif va souvent au-delà de la réalité. Il semblerait cependant établi qu'un souterrain faisait la jonction entre le Pont-Muzard, Breil-Houssoux et Francquemont. Un taureau s'y serait d'ailleurs perdu et les travaux de remembrement en auraient révélé quelques traces. Des oubliettes existaient à la gentilhommière du Breil-Houssoux.

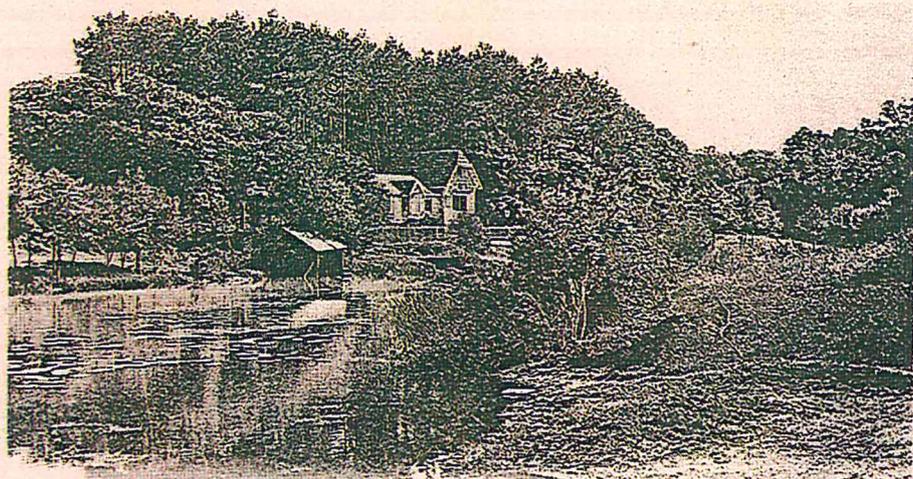
C'EST RAIDE !

"MA MÈRE DISAIT SOUVENT : "C'EST RAIDE COMME LA JUSTICE DE BAULON !". CETTE EXPRESSION VIENT DU FAIT QUE LE SEIGNEUR DE LA MUCE EN BAULON EXERÇAIT LE DROIT DE JUSTICE SUR UNE GRANDE PARTIE DE TREFFENDEL. SON INTRANSIGEANCE ÉTAIT GRANDE."

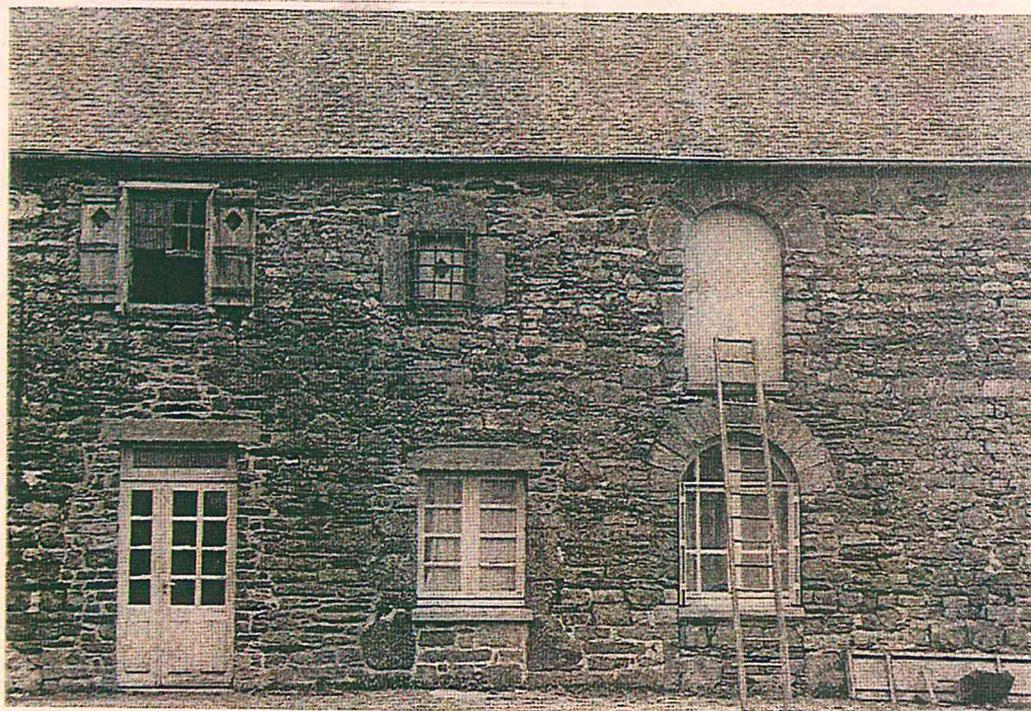


Soldat de 14-18 en permission (V. DUBOIS)

Paysages et vieilles demeures

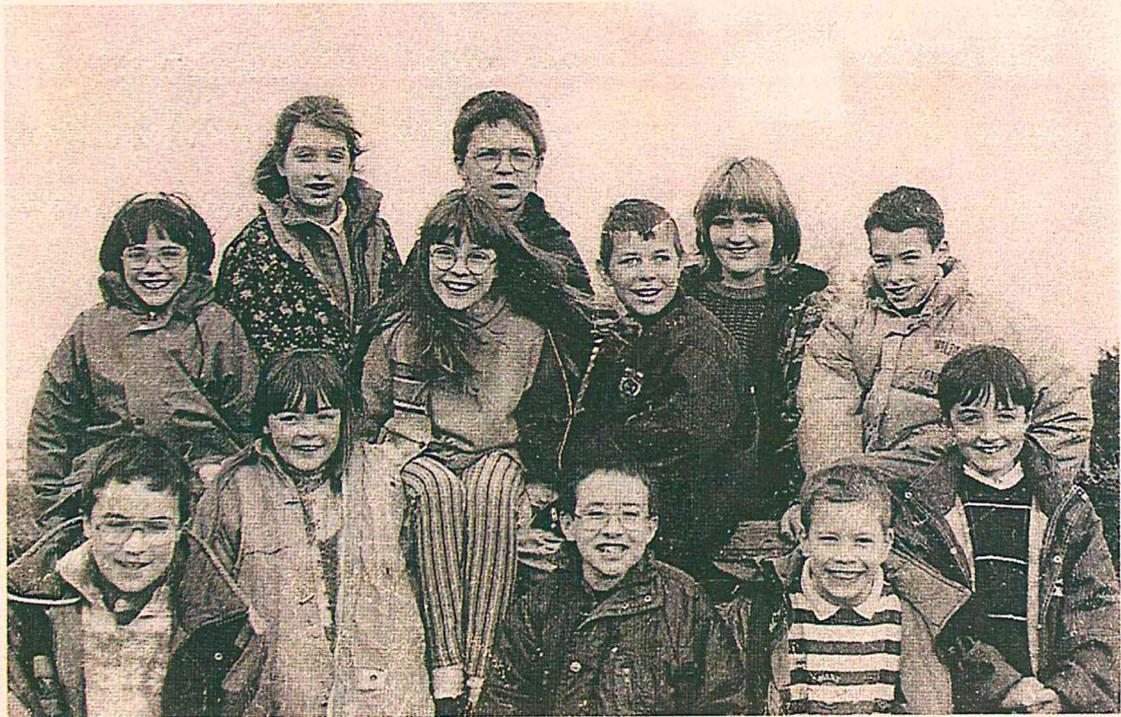


Treffendel (I.-et-V.). — Etang du Gué Charrette



37, C - Treffendel (I.-et-V.) - Le gros chêne de la Victoire
et la route de Ploërmel à Rennes

Avec la complicité de



*Virginie Beauducel, Teddy Corbillon, David Deslandes,
Julien Durand, Sabrina Fresnel, Jérôme Gorain,
Sandra Hervault, Olivier Persehaie, Sylvain Persehaie,
Stéphanie Ruelloux, François Tirel, Cécile Turbin.*

